



L'auditoire

JOURNAL DES ÉTUDIANT-E-S DE LAUSANNE

Média de référence depuis 1982

Dossier

Kamoulox!

Entre satire, comique langagier
et humour courtois, tour
d'horizon du «rire»

page 4

Ex Cathedra

Edouard Baer

Ce qui le fait rire

page 3

Pol / Soc

Maggie

Elle nous a quittés trop tôt

page 10

Campus

Cafétérias

Gault&Millau des meilleures
bouffes de l'EPFL

page 14

Sport

Sport et intellect

Il paraît que parfois le sport
rend intelligent

page 16

Culture

Unilive et Balélec

Double page spéciale sur les
festivals du campus

pages 18-19



Igor Paratte



Cachez cet argent que je ne saurais avoir!

Sommes-nous devenus intolérants? Après tout, un tel pataquès autour d'un ministre bien loti ayant un compte en Suisse aurait-il eu lieu dans les années 1980, en plein Reaganisme, thatchérisme et diffusion de *Dallas*? Franchement je n'en sais rien, puisque je n'étais pas né. La véritable question est donc de savoir si nombre d'entre nous sont nés intolérants. Alors que nos parents (classe moyenne pour la plupart) se gaussaient devant *l'univers impitoyable* des Ewing (pétrole, bétail et déréglementation), nous ne pouvons aujourd'hui nous empêcher de trouver indécemment d'essayer de cacher son argent lorsqu'on en a ou, pire, de devenir russe pour aller vivre dans une banlieue belge miteuse.

manifestar son infériorité est incapable de parer ce danger par une attaque physique ou autre.»

L'image que nous renvoient ces millionnaires est celle de notre avenir bouché

Bref, notre intolérance pourrait bien être le fruit de notre situation économique actuelle stagnante plutôt que d'un sursaut soudain de morale. Parce que l'avenir du système capitaliste est morose et que le nôtre s'assombrit à sa suite, l'image dérangeante que nous renvoient ces millionnaires fraudant le fisc n'est pas celle de leur univers amoral, mais plutôt celle de notre incapacité à nous prémunir d'un avenir bouché. Nous ne sommes dès lors plus en mesure de supporter ces comportements. Le désir populaire qui pousse le gouvernement français à imaginer une loi de moralisation pourrait bien être le fruit de la concupiscence plutôt que d'un quelconque sens moral. Est-ce à dire que les limites entre bien et mal sont tellement mobiles qu'un simple changement de perspectives économiques suffit à les redéfinir? Peut-être est-il temps de s'indigner, mais encore faut-il savoir pourquoi.

Evanescence et indignation

Alors qu'il suffit d'ouvrir le journal pour s'offusquer, pester et crier au scandale: viande chevalo-bovine, compte suisse de ministre(s) étranger(s), habiles constructions juridico-économiques d'optimisation fiscale... La pérennité de l'indignation est à l'image de notre époque: évanescence.

Les bonnes causes se transforment en de mauvais combats

Que reste-t-il des grandes révélations ayant défrayé la chronique? Une fois l'orage passé et notre sens «moral» rassuré, nous avons tôt fait de passer à une nouvelle histoire, un nouveau scandale. Les problèmes sont-ils réglés pour autant? Bien sûr que non. Le temps nous manque et l'enjeu certainement aussi, de sorte que les bonnes causes se transforment en de mauvais combats. Un recours dévoyé à la morale et une indignation de bon aloi, voilà notre lot? •

Brian Favre

Sommes-nous devenus intolérants?

Pudeur et faux-semblants

Il semblerait que nous soyons soudainement atteints de pudibonderie. Pour le sociologue Norbert Elias, la pudeur est «une sorte d'angoisse qui se reproduit dans l'individu d'une manière automatique et habituelle dans certaines circonstances. Elle est à première vue, une sorte de peur devant la dégradation sociale.» De plus celle-ci intervient dès lors «que la personne qui redoute de voir

Sommaire

Ex cathedra	page 03
Dossier	page 04
Politique / Société	page 10
FAE	page 12
Campus	page 14
Sport	page 16
Agenda	page 17
Culture	page 20
Chien méchant	page 24

REMERCIEMENTS
UN GRAND MERCI AUX QUELQUES MEMBRES DE LA SECTION D'ARCHÉOLOGIE ET LEURS SYMPATHIQUES COMMENTAIRES, LA STATION SERVICE QU'ON OUBLIE TOUJOURS DE REMERCIER, TOUTES CES MICHES QUI NOURRISSENT NOS ESTOMACS ET LES SITES WEB QUI REPERTOIRIENT LES MEILLEURS TITRES DE FILMS DE CUL

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
BRIAN FAVRE, SEVERINE CHAVE, CELINE BRICHET, JULIEN BOCCQUET, VALENTINE ZENKER, QUENTIN TONNERRE, ALICIA GAUDARD, ALINE FUCHS, PHILIP MILLS, ERIC GIRODET, MAXIME MELLINA, SAMUEL ESTIER, ETIENNE KOCHER, MATTEO GORGONI, JULIE COLLET, CORALINE KAEWPF, LUCILE TONNERRE, ALEXIS RIME, JEANNE GUYE, VALERIE VUILLE, KEVIN BUTHY, MARCO PROST, ALICE CHAU, ERWAN LE BEC

MAQUETTE
MARC AUGIEY

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
PIERRE-ALAIN BLANC

IMPRIMERIE
IMPRIMERIE SAINT PAUL

N° 214
BUREAU 149, BÂTIMENT INTERNEF
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90 - F 021 692 25 92
EDITEUR FAE
E.AUDITOIRE@UNIL.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
SEVERINE CHAVE, BRIAN FAVRE

DOSSIER
ALINE FUCHS

CAMPUS
QUENTIN TONNERRE

POLITIQUE - SOCIÉTÉ
VALENTINE ZENKER

FAE
JULIEN BOCCQUET

CULTURE
CELINE BRICHET

PHOTO
CELINE BRICHET

GRAPHISME
JULIE COLLET

«La réalité c'est déjà chiant, si en plus on la prend mal c'est insupportable.»

Rencontre avec Edouard Baer

Le dernier spectacle d'Edouard Baer, *A la française!*, débarque à Genève pour la première date de sa tournée. Quelques heures avant la représentation, le comédien et metteur en scène nous accorde un peu de son temps alors qu'autour de nous s'activent la troupe et l'équipe technique pour les derniers préparatifs. Extraits.

Qu'est-ce qui vous fait rire?

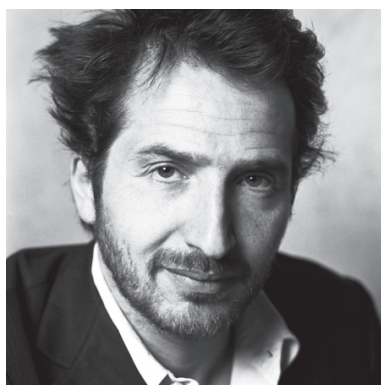
Des gens, des personnalités. J'aime lorsque les gens rient au jeu, et non au texte, aux gags, à un effet ou à un bon mot. C'est jouer de l'ineffable, de l'indicible, d'un regard, d'une mauvaise fois, d'une surprise... comme dans la vie. Ce sont les comportements de la vie qui me font rire.

Très visible aujourd'hui mais plutôt éloigné de votre travail, le *stand-up* tend à devenir une forme d'humour dominante. Que pensez-vous de cette pratique?

Je ressors fatigué du *stand-up*. Ça me fait rire, mais je n'ai pas besoin d'un spectacle pour me délasser. Reparler des problèmes en en riant, ça ne me détend pas, ça m'en reparle juste. J'entends parler de Sarkozy et Hollande toute la journée, je n'ai pas besoin qu'on fasse en plus de l'humour à leur sujet. Et puis il y a une efficacité, une façon de mettre en scène le *stand-up* aujourd'hui qui est fatigante. Je ne crois pas que ce soit un truc de génération, mais j'aime bien ne pas être obligé de rire en voyant un spectacle. Il faut être capable d'accepter le fait que, pendant quatre minutes, les gens ne rient pas. On ne les perd pas pour autant. C'est agréable lorsqu'il y a des moments de vide.

Au niveau de la mise en scène, la bande son est souvent très forte, les effets de lumière aussi. Il y a ainsi un certain refus de la beauté, du charme. Les décors, les costumes, c'est un massacre... Il y a comme un mépris du public.

Cependant il y a des gens, comme Gad Elmaleh, qui ont une certaine lecture de la société. Ce sont des moralistes et des éditorialistes. On ne parle jamais du fond de leurs spectacles mais c'est idiot. En plus, il fait aussi du mime, de la danse, il réfléchit beaucoup à la grâce de ses



spectacles. Mais pour un type comme ça, il y en a 40 qui s'achètent des blagues, comme lors d'un festival du rire au Canada: «T'as rien sur les Juifs, là il m'en manque une...» «Dis-donc, tu peux me vendre ta blague sur les Chinois?»

Vous n'avez jamais peur de ne pas faire rire?

Si, c'est vrai qu'on finit quand même par s'habituer à des salles qui rient à certains moments, et on est bien embêté lorsqu'on ne retrouve pas cela... Personnellement, ça m'amuse de faire rire. Mais pas dans toutes les situations, j'ai d'ailleurs joué récemment un monologue de Modiano. Mais dans un spectacle comme *A la française!*, par contre, c'est différent, il y a certaines facilités, c'est une question de rythme. Je pense que ce qui me sauve au théâtre, c'est d'avoir un petit instinct de survie, de sentir quand ça décroche un peu.

Le thème de votre dernier spectacle, *A la française!*, est plutôt engagé. Faire de l'humour, c'est aussi faire de la politique?

Complètement. Je pense que de toute façon, monter sur scène et parler à des salles qui se taisent est d'une puissance politique incroyable... quel que soit le contenu. Même présenter une pièce

de boulevard comporte un côté politique: c'est tout réduire à une problématique bourgeoise où le seul problème est un adultère. Mais dans un spectacle comme *A la française!*, d'autant plus. Ça ne veut pas dire qu'il y ait un message précis, mais c'est entièrement politique. L'optique est plus de faire réfléchir, de donner au public des angles de vue sur le réel.

Au début de la création, qu'y a-t-il? Une idée, une envie?

Plutôt des thématiques. En l'occurrence c'était vraiment un étouffement, par rapport à tous les sondages, au pessimisme des Français, à la tristesse qui se nourrit de sa propre tristesse. La crise, c'est toujours 50% de réalité physique et 50% de gens qui se décrètent «en crise». Quand il pleut, en Belgique ça les fait rire. Je ne vois pas pourquoi ce serait plus drôle là-bas qu'à Paris... La mauvaise humeur ou le pessimisme sont des choses insupportables. La réalité c'est déjà chiant, si en plus on la prend mal c'est insupportable.

Comment se passe la création d'un tel spectacle?

J'arrive avec quelque chose, puis on essaie, puis se succèdent, essais, écriture, essais, et ainsi de suite. C'est vraiment sur le long terme. Le spectacle d'aujourd'hui n'a rien à voir avec le début. Quand je pense au spectacle qu'on a montré à la presse, j'ai honte... Déjà, en général, les acteurs ne sont pas bons avant 30 représentations. Là, en plus, le texte change, c'est un cauchemar. Et avec internet, la traçabilité des articles est effarante! On a eu un mauvais *Figaro*, qui est venu le deuxième jour, où ce n'était pas terrible. Et maintenant, si on entre le titre de la pièce sur Google, c'est ça qui tombe! Donc les gens vont avoir ce

souvenir, alors que depuis 2 ou 3 mois ceux qui nous voient trouvent que c'est un spectacle extraordinaire. Mais comme ils sont têtus, les journalistes ne reviennent pas.

Vos spectacles sont plutôt originaux, votre troupe assez hétérogène. D'autres travaillent-ils comme vous?

J'avoue que je ne suis pas tellement ce qui se passe. Il y a des troupes comme ça, mais plutôt dans le réseau public [ndlr: le théâtre subventionné]. Je suis assez fier aussi lorsqu'un spectacle comme le mien passe à la télévision. Je trouve ça formidable, parce qu'on ne fait pas de concessions sur la bizarrerie, et ils nous passent quand même à 21 h. Je ne suis pas naïf, je sais que ce genre de spectacle est quand même assez atypique par rapport à la proposition de fiction dominante, que ce soit au cinéma, à la télévision ou au théâtre. Mais l'avantage du privé, c'est que si on joue dans un théâtre et que ça marche, on peut rester. Et si c'est le cas, il faut jouer tant qu'il y a des gens. Sinon c'est snob, c'est juste pour les mêmes *happy few*. C'est comme faire une pétition anti-Le Pen dans *Libé*: ce sont toujours les mêmes qui y ont accès. Ça m'amuse aussi de jouer du théâtre populaire, dans le sens où il y a des enfantillages, de gros effets et des trucs de boulevard. Mais c'est quand même pensé, ce n'est pas juste «ma femme est sous le placard» et «les socialo-communistes ils ont pris notre argent». •

La rédaction



Le rire ou le plaisir de la faiblesse

Sujet inépuisable, le rire est autant omniprésent qu'insaisissable. Le temps d'un dossier, *L'auditoire* s'interroge sur celui dont on fait le propre de l'humain. Jusqu'à preuve du contraire.



Extrait du film *Playtime* de Jacques Tati

L'humour chez Jacques Tati, une maladresse poétique pour éclairer avec bienveillance l'ambiguïté du monde moderne.

«*L'humour: l'éclair divin qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans son incompétence à juger les autres; l'humour: l'ivresse de la relativité des choses humaines; le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude.*»

Milan Kundera, *Les Testaments trahis*, 1993).

Forme d'esprit railleuse qui attire l'attention, avec détachement, sur les aspects plaisants ou insolites de la réalité, l'humour n'est qu'un moment du rire. Ce dernier, plus inexplicable encore, tient aussi de cet «éclair divin» dont parle Kundera. Qu'on l'évoque en termes sataniques tel Baudelaire, qu'on l'allie à la bonne conscience comme Nietzsche (p. 5), ou qu'on le lise dans les fabliaux médiévaux (p. 9), il garde entière sa part de mystère. A tel point qu'on a le droit de rester dubitatif en se ren-

dant aux cours de «yoga du rire» proposés par l'université (p. 6). Ce qu'il faut peut-être retenir en priorité dans la pensée de Kundera citée plus haut, c'est l'ambiguïté de l'humour. Contrairement à ce qu'on nous propose, que ce soit dans l'information (p. 8) ou dans la sphère comique, l'humour est souvent totalitaire. Dans le *stand-up*, l'obligation au rendement est parfois agaçante. Malgré certaines exceptions (p. 6), en écoutant ces blagues racoleuses sur notre réalité quotidienne, on a souvent l'impression de parler entre «potes» plutôt que d'assister à une représentation (p. 7).

A l'instar d'Edouard Baer (p. 3), demandons de l'incertitude, des moments de flottement. Raymond Devos maniait cette poétique de la distanciation avec génie. On se souvient de son apparition touchante dans *Pierrot le fou* de Jean-Luc

Godard où, jouant un personnage sans passé rencontré par Belmondo dans un port, il raconte une suite de déboires. Toujours dans le champ cinématographique, Jacques Tati fait preuve d'une poétique maladresse qui, loin de forcer le trait à outrance, laisse se déployer le monde afin de mieux le voir vaciller. Le rire, plus franc que cynique, devient alors complice d'un aveu de faiblesse. Une faiblesse devant «l'ivresse de la relativité des choses humaines» dont parle Kundera. D'ailleurs, pas seulement humaines chez Tati. •

Aline Fuchs

NOLWENN

Parlons peu, parlons clair.

Tél. 0901 777 177

(Fr. 3.15/min depuis une ligne fixe)

Consultation voyance

«Rire signifie prendre plaisir au malheur d'autrui, mais avec bonne conscience»

Interprétation autour d'un aphorisme de Nietzsche

Il est généralement admis que le ou la philosophe n'est pas un comique et qu'expliquer le rire n'a rien de drôle. Néanmoins l'opinion générale n'a pas toujours raison et il est temps de remettre en question cette affirmation. Et si le ou la philosophe était capable non seulement de sérieux mais aussi et surtout de rire ?

«Lachen. — Lachen heisst: schadenfrohen sein, aber mit gutem Gewissen.» (Nietzsche, *Le Gai Savoir*, §200)

Suivons quelques instants l'aphorisme de Nietzsche. Que nous dit-il sur le rire? Trois choses: le plaisir, le malheur et la bonne conscience. Ce sont ces trois éléments qui constituent pour Nietzsche, du moins dans cet aphorisme du *Gai savoir*, l'essence du rire. Il y a donc au fondement du rire un oxymore *schadenfrohen sein*, cette expression consacrée, «se réjouir du malheur des autres» qui contient en elle le dommage (*Schaden*) et la joie (*Froh*). Mais il ne faut pas pour autant oublier la deuxième partie de la phrase qui introduit le troisième terme essentiel au rire: la bonne conscience. S'il est généralement mal vu de se réjouir du malheur des autres, avec le rire cela est permis. Pourquoi? Parce que la bonne conscience entre en jeu. Et la bonne conscience est quelque chose de positif.

On peut rire avec bonne conscience et non sans

Nous pourrions évidemment intégrer cette réflexion nietzschéenne sur le rire dans le cadre plus large de son renversement des valeurs, mais ici n'en est pas le lieu. Ce que nous tâchons de mettre en avant est moins le rire et sa place dans la philosophie nietzschéenne qu'une compréhension du rire à l'aide d'un aphorisme de Nietzsche.

Malheur et plaisir dans l'essence du rire

Ce qui nous intéresse donc est cet oxymore: le malheur et le plaisir. Ne pourrait-on pas se satisfaire que du plaisir? Ou alors, et nous retombons ici dans une perspective nietzschéenne, le plaisir est-il indissociable du malheur des autres? En voilà un coup porté aux grands idéaux altruistes! Nous voyons donc dans le rire le plaisir du malheur, et qui ne rit pas lorsqu'il voit un malheur ridicule arriver à une personne autour de lui? Evidemment nous pourrions donner des exemples, comme cette femme qui, au réveil d'une petite sieste dans un train, est gênée de s'apercevoir qu'elle s'est bavé dessus pendant son sommeil. Et nous rions de plus belle lorsque nous savons que cette femme est assise en face de l'homme qu'elle tente de séduire. Mais les exemples sont souvent vains et il est aisé à tout un chacun de se représenter une situation de ce genre. Et nous pourrions dire à l'aide d'une parodie – thème éminemment nietzschéen – que celui ou celle qui n'a jamais ri du malheur des autres nous jette la première pierre.

Il ne faut pas rire du malheur des autres

Alors à quoi bon cette injonction? Le malheur des autres est ce qui nous fait rire, nous l'avons vu, par cet oxymore entre malheur et plaisir. Devrions-nous arrêter cela? C'est-à-dire arrêter de rire? Ce qui est lisse ennui, voilà un principe souvent oublié. Et l'expression veut que l'on pleure de joie. Mais alors que faire de cette maxime? Il y manque un élément, si l'on suit la logique nietzschéenne: la conscience, bonne ou mauvaise. Voilà la différence. On peut rire avec bonne conscience et non sans.



Démocrite, le philosophe qui rit. Hendrick ter Brugghen, *Démocrite*, 1628.

Le rire et la conscience

On peut rire avec bonne conscience et c'est seulement avec bonne conscience que l'on peut rire. Voilà un cercle vicieux. Ce qui est fondamental dans le rire, c'est donc l'oxymore entre malheur et plaisir, mais aussi et nécessairement la bonne conscience. Mais qu'est-ce au juste que la bonne conscience? Il ne s'agit certainement pas d'une absence de mauvaises intentions, il est tout à fait envisageable de rire d'un malheur produit par un stratagème mis en place par nous-même. La bonne conscience finalement, c'est peut-être pouvoir nous dire que tout cela n'aura aucune conséquence sur nous. Le malheur est extérieur et ses conséquences le sont également. Mais avoir bonne conscience, c'est aussi pouvoir rire de ses propres malheurs, de les extérioriser pour ne pas en ressentir les conséquences; l'autodérision est une arme bien plus efficace que le sérieux. L'autodérision c'est donc se réjouir de son propre malheur, mais avec bonne conscience. C'est finalement faire à nous-même ce que nous ferions aux autres. Renversement positif de la

morale chrétienne «Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse»? Dans cette optique nous pourrions effectivement suivre Bakhtine et le renversement carnavalesque, mais ici n'en est pas le lieu, une fois de plus. Renversement, peut-être, mais ce qui importe ici est la positivité. Face à la négation présente dans les multiples maximes morales: «Fais pas ci, fais pas ça», pourrions-nous dire, le rire s'érige en positivité, tout y est affirmé. Et nous retrouvons ici Nietzsche et son «oui» à la vie, son affirmation de la vie.

Les philosophes, seulement capables de sérieux?

Nietzsche et l'autodérision

Nous voilà donc retombés sur nos pieds, chez Nietzsche. Et s'il y a un philosophe qui est capable d'autodérision, c'est bien lui. Un exemple suffira: «A supposer que cela aussi ne soit que de l'interprétation – et vous mourrez d'envie de me faire cette objection? – eh bien, tant mieux.» (Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, §22). Alors que le ou la philosophe est généralement considéré comme seulement capable de sérieux, ne devrions-nous pas renverser cette «vérité», et considérer à présent le philosophe comme capable non seulement de sérieux mais avant tout d'autodérision? •

Philip Mills

J'ai testé: le yoga du rire

Le rire, c'est du sérieux. En tant que réaction physique, il est désormais exploité pour ses vertus. L'UniSEP propose ainsi plusieurs fois par année des ateliers de «yoga du rire». Peut-on rire pour rien et s'en porter mieux?

Couchée sur le dos, j'attrape mes pieds et dois rire comme un bébé. Je tourne la tête vers ma voisine, dubitative. «Quoi, tu ne trouves pas ça drôle?» Et pourtant, il va falloir s'accrocher, et rire, rire et rire encore. La séance durera un peu moins d'une heure. Après le retour en enfance, c'est au tour des cris d'animaux et du «rire de la réussite» de s'enchaîner. Une vingtaine de participants et participantes, surtout des femmes, est venue pour se poiler, pour se détendre. Le jeu des regards est intense et parfois déroutant. Ce n'est pas tous les jours que je fixe un inconnu ou une inconnue de la sorte pour lui rigoler au nez. Oui, le rire est communicatif, mais j'ai encore du mal à me sentir à l'aise. On passe alors aux activités dites de «rire

thérapeutique». Il faut poser les mains sur une partie du corps douloureuse et rire pour la relâcher. On rigole ensuite en prononçant des sons différents, le «hi» ou le «ha». L'atelier est dynamique et prend des allures de cours de théâtre. On marche, on saute, on s'approche des autres pour partager leur rire. Une ambiance agréable mais particulière envahit rapidement la salle. Se marquer avec des inconnus alors qu'*a priori*, il n'y a rien de drôle, cela requiert en effet une bonne dose de lâcher-prise. Debout ou assis, en cercle, on se donne les mains et on se transmet une énergie positive. «Attends, on est vraiment en train d'imiter le lapin avant de rire à gorge déployée, là?» La situation demeure inconfortable, mais intrigante. Je

sens rapidement le partage d'une émotion commune. Peu à peu, l'atmosphère se détend, et je peux relativiser. Et si je me lâchais? Bilan de la séance: le ridicule ne tue pas, il guérit même.

Le rire pour thérapie

Comment ça fonctionne? «Le yoga du rire est un outil thérapeutique», explique l'animatrice Gabrielle Pignolet. Elle ajoute que le rire permet de diminuer le stress en créant des endorphines. Il atténue aussi la douleur, relâche les tensions, favorise la digestion, le sommeil, et améliore la circulation sanguine.

Au fil des exercices, on apprend à affronter la peur du ridicule, ce qui permet de mieux se connaître soi-même et ainsi de mieux se maîtriser.

Les participants atteindront après quelques séances un état de détente mentale, et donc une meilleure santé générale. Le yoga du rire doit au yoga traditionnel l'objectif de lutte contre le stress et l'anxiété. Il reprend aussi à son compte les respirations «yogiques», qui sont adaptées à des exercices de rire. On retrouve d'autres éléments comme l'activation des méridiens, la relaxation et la méditation. Pour les plus mordus et mordues, il existe même en France une formation de «rigologie», qui rassemble plusieurs techniques thérapeutiques. •

Coraline Kaempf, Valentine Zenker

Dieudonné, il faut le voir pour le croire

L'humour est un moyen que l'on utilise parfois trop souvent pour oublier dans quelle réalité nous vivons. Cependant c'est aussi une clé qui permet aux artistes de nous offrir cette même réalité, mais cette fois dans son plus simple appareil.

Dieudonné est un nom qui soulève beaucoup d'*a priori*. Ce personnage a rarement laissé indifférent si l'on suit un peu l'actualité.

Il a su déranger en incarnant le doute, à la recherche des limites de la liberté d'expression — quête qui l'a emmené au tribunal plus de vingt-deux fois en deux ans. Dieudonné s'en prend à tout ce qui fait la société d'aujourd'hui, il soulève le débat en pointant du doigt les sujets les plus sensibles tels que, entre autres, la vision occidentale de l'Iran, la laïcité, l'écologie ou la différence hommes-femmes. Pourtant, qui a la légitimité de délimiter la liberté d'expression? Me François Roux, l'avocat de Dieudonné, rappelle: «Ça va loin, la liberté d'expression. Ça peut aller jusqu'aux idées qui heurtent, choquent ou inquiètent, dit encore la Cour européenne des droits de

l'homme.» Cependant il y a longtemps qu'on ne veut plus que Dieudonné s'exprime.

Il a su déranger en incarnant le doute.

Les dérapages des médias

Un décalage persiste souvent entre les actes de l'humoriste et ce que les médias nous rapportent. On entend souvent dire, notamment par des institutions comme le CRIF, Conseil représentatif des institutions juives de France, que Dieudonné appelle à la haine, mais en réalité c'est tout autre chose. La ville de Bruxelles a engagé la police pour faire pression sur le propriétaire de la salle où le comique jouait, afin qu'il cesse immédiatement



son spectacle. Malgré les tensions, l'artiste a appelé au calme face aux spectateurs et spectatrices qui s'échauffaient. Le lendemain, la presse a surtout retenu qu'il avait encore une fois été interdit. Ainsi les médias filtrent l'information. On a pareillement très peu entendu parler de l'agression de l'artiste par des activistes du Betar, un mouvement de jeunesse juif extrémiste, ou de la petite fille blessée par des manifestants et manifestantes ayant jeté un produit chimique dans le

public lors d'une représentation. Désormais la censure veille. On a le droit de ne pas aimer Dieudonné et, surtout, on a le droit de ne pas être d'accord avec lui. Mais peut-on parler de débat si on l'empêche de s'exprimer? Dieudonné peut effrayer, choquer et toucher la sensibilité de tous et toutes, or il travaille la forme de la réalité pour la rendre plus digeste, comme une première approche, parce qu'aujourd'hui encore elle est parfois insoutenable. Dans un de ses spectacles, il affirme: «Si la réalité intéressait les gens, ils éteindraient leur télé et ils regarderaient par la fenêtre.» •

Kevin Buthey

Que reste-t-il Devos écrits?

Le monologue humoristique puise ses sources dans le théâtre comique médiéval, la satire dans l'Antiquité. Du jeu d'acteur à l'utilisation habile du verbe, les grands noms du rire préservaient autrefois les lettres de noblesse de l'humour. Mais aujourd'hui? L'auditoire, un brin réactionnaire, creuse la question.

Pourquoi Pierre Desproges marque-t-il encore et toujours les esprits de nos jours? Pour quelles raisons Raymond Devos demeure-t-il une référence déifiée dans son art? Certains et certaines diront que les deux compères jouissaient d'une aura dont aucun humoriste ne pourrait se targuer actuellement. Les mêmes, ou d'autres décadentistes plus cyniques encore, en appelleront à la qualité de leur prose à laquelle nul contemporain ou contemporaine n'oserait prétendre sous peine d'être irrémédiablement rappelé à sa place de bouffon. Mais tout cela n'explique en rien l'apparente vacuité langagière, critique et intellectuelle de l'humour francophone de ces vingt dernières années. «On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde», disait Desproges. Alors peut-on rire avec l'humoriste du XXI^e siècle?

Antagonique complémentarité

Une dichotomie divise profondément l'univers humoristique: d'une part, l'humour langagier; d'autre part, le comique de situation propre au *stand-up* moderne. D'un côté, Devos, Desproges et autres macchabées, ainsi que quelques humoristes contemporains; de l'autre, Gad Elmaleh, Jamel Debbouze et consorts. Si ce schisme peut légitimement dérouter certains lecteurs et lectrices, l'état des lieux ne laisse que peu de place à l'hésitation: dans le dense paysage de l'humour francophone, les uns se réclament de l'art rhétorique quand les autres n'en ont cure. Pour les premiers, l'humoriste doit s'écarter de produire un discours critique sous la forme d'une satire sociale ou à remettre en cause l'*establishment* par le biais d'une plume cinglante et d'une logique décalée. Ou encore par le jeu de mots dont Devos usait à merveille: «Rien n'est pas rien. La preuve, c'est

qu'on peut le soustraire: rien moins rien égal moins que rien.» Pour les seconds, le rire est recherché par la mise en scène d'une situation incongrue où la qualité du texte fait souvent défaut. L'exemple de Gad Elmaleh est édifiant: «On raccroche à trois? On ne peut pas, on n'est que deux!» Cette diversité remonte à l'Antiquité: «Comme celui d'aujourd'hui, l'humour antique prend des formes multiples», rappelle Laurent Flutsch, directeur du Musée romain de Lausanne-Vidy, humoriste et rédacteur en chef-adjoint du journal satirique *Vigousse*. «Il y a la farce à la Plaute, qui ne fait pas dans la subtilité, qui force le trait, mais qui n'en véhicule pas moins une satire sociale bien sentie. Il y a l'esprit de raillerie méchante, chez les satiristes comme Juvénal et Martial, qui flinguent leur prochain sans ménagement.» Mais si ces conceptions pour le moins hétérogènes de l'humour coexistent depuis des millénaires, comment se fait-il qu'un unique courant humoristique occupe aujourd'hui à lui seul les devants de la scène francophone?

A qui la faute?

C'est sans doute là que le bât blesse. De nombreuses formes d'humour cohabitent mais certaines bénéficient d'un excessif traitement de faveur médiatique: «Le problème, c'est que l'humour d'aujourd'hui est très varié dans ses expressions, mais que les médias audiovisuels ne montrent que le gros comique qui tache, de préférence en *stand-up* genre Marie-Thérèse [Porchet] ou Gad Elmaleh. Les artistes qui cultivent la veine plus intello, façon Desproges ou Devos, sont donc nettement plus confidentiels qu'à leur époque», explique Laurent Flutsch. Bien que terrée dans les profondeurs intellectualistes où nombre de



La poétique et l'absurde de Raymond Devos: le défi permanent à la logique et au langage.

médias n'osent se risquer, la frange dissidente d'inspiration desprogienne survit encore. Citons ici les noms souvent ignorés de François Rollin, Vincent Roca, Gauthier Fourcade. A l'échelle nationale, des humoristes comme Nathanaël Rochat, Thierry Meury, Marc Donnet-Monay et Laurent Flutsch exercent dans un registre semblable.

Le rôle médiatique

Quelle responsabilité portent les médias? Ne serait-ce pas la même question qui taraude chaque journaliste ayant encore un semblant de déontologie à la lecture de *20 minutes*? Celle-là même qui anime l'individu révolté lorsque les médias lui servent à toutes les sauces l'indigeste cuistrerie de BHL, la récurrente médiocrité littéraire de Marc Lévy ou l'indicible pathétisme de la politique française? Il est de bon aloi d'avancer que l'attitude des médias répond à une demande sociétale. Et si l'on émettait l'hypothèse inverse? Les médias, qui ont pour devoir d'informer et de susciter

la réflexion, n'ont-ils pas aussi *de facto* le pouvoir d'enfermer les pensées dans un carcan? Poser la question, c'est y répondre. Souvenons-nous à ce sujet du double licenciement par France Inter des chroniqueurs Stéphane Guillon et Didier Porte en juin 2010.

Non, Desproges et Devos ne sont pas morts [ndlr: si, mais non]. Leurs écrits et leur jeu scénique continuent d'inspirer maints humoristes qui, bien que boudés par les médias, prêtent leurs plumes à l'art du rire; ceux qui défendent aujourd'hui ce que Desproges psalmodiait hier avec sarcasme: «La démocratie est la pire des dictatures, parce qu'elle est la dictature exercée par le plus grand nombre sur la minorité.» •

Quentin Tonnerre

Manuscript
Relecture de mémoires
Rédaction de textes
Travaux divers
Manuscript@sunrise.ch

«Nos rois avaient leur bouffon, mais le bouffon n'entrait pas dans la cathédrale»

En France surtout, l'actualité politique nous est de plus en plus servie, presque obligatoirement, au travers de sujets ou chroniques tendant plus à la dérision qu'à la critique intellectuelle. Franche farce ou incompétence déguisée? Interrogeons les enjeux de cet (épuisant?) ricanage contemporain.

Nous n'avons pas l'apanage de la satire politique, elle a depuis longtemps existé. Si, par exemple, Honoré Daumier caricaturait au XIXe siècle son roi Louis-Philippe avec cette fameuse tête de poire, quelles sont les spécificités de nos attaques répétées contre les politiques?

Une condamnation à l'hilarité perpétuelle

Selon l'humoriste français Albert Algoud, ce qui semble caractériser le discours comique d'aujourd'hui tient peut-être plus à son mode de prolifération qu'à sa nature: presse, télévision, radio, internet. Sans nier l'existence d'émissions politiques au ton sérieux, presque chaque programme a désormais son moment de «dérision»: le billet de Sophia Aram sur France Inter, la revue de presse de Gaspard Proust chez Ardisson, les fameux *Guignols* sur Canal+, etc. L'acteur et dramaturge Jean-Michel Ribes parle de ce «ricanage quotidien» comme d'une «nouvelle profession», une «mastication mécanique de la drôlerie»: il faut rigoler tous les jours.

La doxa déguisée en subversion

Dans cet univers médiatique, le monde politique est passé quotidiennement à tabac. Le socialiste Michel Rocard, ministre sous François Mitterrand, évoquait son expérience dans *Le Monde*: «L'opinion est devenue consumériste et, une certaine presse aidant, les responsables politiques, fussent-ils président ou premier ministre, peuvent être insultés à merci. [...] Aujourd'hui, on nous insulte, on nous veut pauvres et on nous moque. Nos rois avaient leur bouffon, mais le bouffon n'entrait pas dans la cathédrale. Aujourd'hui, les

bouffons occupent la cathédrale et les hommes politiques doivent leur demander pardon.» Tel Nicolas Sarkozy sur le plateau du *Petit Journal*.

Subversion ou bien-pensance?

L'homogénéité idéologique de ces prétendues vindictes satiriques déroute: la norme se fait passer pour subversion. Ces humoristes ne se confondraient-ils pas avec des donneurs de leçons? Dans son ouvrage *Homo comicus ou l'intégrisme de la rigolade* (2012), le philosophe François L'Yvonnet les dénonce: «Il faut rire de tout mais avec eux. Le rire, "leur" rire est la norme. A les écouter, ils seraient l'actuelle incarnation de la liberté d'expression et de toutes les valeurs réunies de la démocratie. [...] Leurs saillies sont pourtant d'une incroyable platitude [...] Curieuse époque que la nôtre, qui voit le "bas-bouffon" tenir lieu de conscience et de pensée.» Et ce rire d'acquiescement, plutôt que de résistance, tend effectivement à prendre la place jadis occupée par les intellectuels et intellectuelles. L'humour, mauvais réflexe autorisant la facilité?

Milan Kundera, dans *Les testaments trahis* (1993), est éclairant:

«L'humour: l'éclair divin qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans son incompétence à juger les autres; l'humour: l'ivresse de la relativité des choses humaines; le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude.» Or, nos humoristes politiques ne cessent de juger en nous servant une tiède morale, alors qu'il faudrait clarifier la complexité de la politique au lieu de la simplifier.

Certes *Le Petit Journal* de Canal+ est drôle, mais, sous couvert d'une impertinence revendiquée, la bien-pensance règne. Pas du tout



Yann Barthès étale son pouvoir: le président Sarkozy vient rire avec la France devant des vidéos le ridiculisant. Malaise.

affranchie, l'émission ne cesse de servir un discours politiquement très correct. De plus, à l'ère du tutoiement et de l'abolition entre le privé et le public, nos amuseurs pratiquent peu cette distanciation nécessaire à l'humour exigeant, ce dédoublement dont parlait Michail Bakhtine et que l'on trouve notamment chez Rabelais.

Il faudrait clarifier la complexité de la politique au lieu de la simplifier

Lynchant sans rien proposer à la place, sans une forme originale de création, ces avocats du Bien sont parfaitement intégrés au système. *Le Petit Journal*, comme les autres, conforte la plénitude d'une pensée unique.

Malaise dans la civilité en démocratie

La critique est saine et permet la mise en danger des dominants et dominantes, mais dans une société imbibée d'égalité et de ressemblance, que peut cacher ce lynchage politique permanent? Aurait-on un problème avec l'autorité? Hypothèse

discutable, certes, mais en suivant Tocqueville on peut affirmer que les citoyens et citoyennes, voyant leurs égaux s'élever à la puissance, ne veulent pas avouer que ces dirigeants et dirigeantes sont plus vertueux et talentueux qu'eux. «Ils en placent donc la principale cause dans quelques-uns de [leurs, aux dirigeants,] vices, et souvent ils ont raison de le faire. Il s'opère ainsi je ne sais quel odieux mélange entre les idées de bassesse et de pouvoir, d'indignité et de succès, d'utilité et de déshonneur» (1835).

Et si la Suisse, encore sympathique avec ses politiques, ne faisait-elle pas office de modèle? Les républiques s'obstinent à confier une responsabilité suprême à une seule personne tout en sachant qu'elles la lamineront par la suite pour la raison même qu'elle a plein pouvoir. Sans dire que la complaisance de certains et certaines journalistes vaut mieux que les fausses audaces des autres, rions encore un peu pour compenser notre propre médiocrité en attendant de remettre en question un système médiatico-politique qui contient en lui-même son propre dysfonctionnement. •

Le rire médiéval, cette grande blague d'un Moyen Age qui dit son désir

Entre discours de moralistes proscrivant le rire et textes littéraires – tant courtois que plus franchement vulgaires – n'hésitant pas à faire rire leurs personnages tout comme leur public, le Moyen Age affiche un rire de transgression qui se fait exultation devant la (re)connaissance du désir inhérent à l'humain.

Si le Moyen Age du *Nom de la rose* a voulu faire périr la comédie, Umberto Eco n'en oubliait pas moins de faire rire ses nonnes et ses moines. Quelques-uns du moins. Ultime transgression d'une société qui se demandait si le modèle de l'humain, Jésus, avait ri durant sa vie terrestre. Si cet âpre (ou tragico-comique, c'est selon) débat pouvait faire veiller tard ses théologiens, les séculiers préféraient sacrifier leur sommeil pour le rire des tavernes, des banquets, et des histoires qui s'y disaient ou s'en disaient.

– à défaut de froncements de sourcils chez le public le plus moralisateur. Comment rester de marbre quand l'une des plus envoûtantes légendes médiévales, l'histoire de Tristan et Iseult, s'ouvre sur une scène toute digne d'un vaudeville? Le roi Marc (mari cocu) épie du haut d'un arbre le rendez-vous secret de son épouse Iseult avec Tristan; remarquant le reflet du roi dans une fontaine, les amants se fendent d'un discours prouvant leur innocence à un dupe pris au piège de sa propre ruse!

Le comique médiéval est-il essentiellement d'ordre sexuel?

Entre la dignité mise à mal d'un roi pendu dans ses branchages tel un singe (écho aux détonantes «drôleries» des marges de manuscrits aux XIIIe-XVe s.) et son ignorance contrastant avec la meilleure appréhension de la situation par les amants, le public de la scène, qui justement partage cette connaissance supérieure, ne peut que féliciter le triomphe des amants d'un rire de connivence qui rappelle les comédies de Molière!

Le rire par le bas-ventre

En se laissant aller à la complaisance avec le couple adultère, le lecteur ou la lectrice se voit complice de leur désir, dont les effets et surtout les stratagèmes d'accomplissement introduisent justement l'humour dans la narration. Ainsi l'une des matières médiévales les plus fameusement humoristiques met en scène Renart, farceur trompeur et rusé, sujet à toutes les formes du désir (richesse, pouvoir, nourriture, sexualité) alors qu'il cherche autant à croquer quelques poules qu'à



Nonne cueillant des vits. *Roman de la rose*, vers le milieu du XIVe siècle.

consommer plus charnellement son désir pour la femme de son ami Ysengrin. Cette exubérance sexuelle et alimentaire participe d'un triomphe du bas corporel, associé à la pratique du Carnaval dans son renversement des valeurs et sa transgression de l'ordre établi, annonçant le franc rire rabelaisien.

En riant de son désir, le Moyen Age le célèbre, le sublime

Un même phénomène parcourt les fabliaux, courtes histoires à rire dont l'humour est souvent à charge érotique. Et quelle débauche d'effets! Tout le possible de l'imaginaire y passe: femmes bernant leur mari, chevalier prétendant faire parler les organes génitaux féminins pour s'introduire dans le lit d'une (apparente?) naïve (*Le chevalier qui fist parler les cons*), ou encore dame frustrée par la négligence de son mari et rêvant d'un marché où ce sont des membres virils, de tailles et provenances diverses (note à ces demoiselles: le lorrain semble le plus conseillé à pratiquer), qui sont proposés à toutes les bourses (*Le Sohait*

des Vez). Les fabliaux, quitte à transgresser tous les tabous, affichent et revendiquent ouvertement les désirs humains, vellétés peut-être primaires, mais non moins constitutives du genre humain! Devant cette affirmation dérangeante de franchise, le rire est l'issue offerte au lecteur ne souhaitant finir comme Tristan, déguisé en fou pour clamer ouvertement son désir sexuel pour Iseult.

Le triomphe du désir

L'humour médiéval est-il alors essentiellement d'ordre sexuel? Seulement là où le désir s'affiche comme appétit érotique. Le très «courtois» *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (que ces blagueurs de médiévaux eurent le bon ton de compiler à l'occasion avec des fabliaux bien moins vertueux) met en scène une jeune fille riant de joie à l'arrivée du chevalier annoncé comme le meilleur du monde. Elle en sera molestée. Autre forme de désir qui s'affiche et qui dérange. Mais qui triomphe dans le rire. En riant de son désir, le Moyen Age le reconnaît, le célèbre, le sublime, le met en vers et l'illustre pour la postérité. La période médiévale semble se délecter à décrire ses transgressions, et il reste à se demander si le rire qui en résulte est fait pour les amoindrir ou pour mieux les souligner! L'humain qui rit dit, avec quelque naïveté peut-être, son humanité. Devons-nous nous moquer de cette candide franchise, ou bien nous laisser gagner, nous aussi, par la franche bonne humeur de cette affirmation d'humanité? •

Marco Prost



Singe-pape poursuivi par un hybride cou-ronné, écho à l'accusation de sodomie du clergé et allusion au conflit royauté-papauté. *Psautier-Heures*, vers 1300.

Dans les pas de Paul, l'un des premiers grands blagueurs chrétiens, il convient de se rappeler que ce sont les lois qui invitent à la transgression. Le Moyen Age ne manquait pas de règles de conduite, répétées si souvent que les manquements devaient davantage constituer la norme que l'exception. Ces transgressions, qu'elles fussent d'ordre moral, hiérarchique ou (très fréquemment) sexuel, constituèrent le vivier où l'art à la fois docte et vulgaire de la rigologie médiévale puisa, et dont nous explorerons la réalisation littéraire.

Effets de comique

Les récits médiévaux n'hésitent pas à recourir aux dispositifs classiques du comique afin d'induire le fou rire



Hugo Chávez, multidimensionnel

Le 5 mars dernier est mort Hugo Chávez, après quatorze ans de présidence de plus en plus controversée. Pour les uns, il était un dictateur communiste, allié de régimes autoritaires sanglants. Pour les autres, un sauveur social anti-impérialiste. Petite synthèse des arguments réciproques.

Le décès de l'ex-président vénézuélien a ranimé, dans la presse, la controverse autour du bien-fondé de ses méthodes, sur fond de tensions Nord-Sud. Du côté de ses détracteurs et détractrices, les reproches sont les suivants: sympathie avec les dirigeants les plus violents, autoritarisme, musellement des médias, non-résolution des problèmes de corruption et de délinquance, mauvaise gestion de l'économie menant à une dégradation des infrastructures, et dépendance de l'économie au pétrole.

Les réactions d'admiration fusent

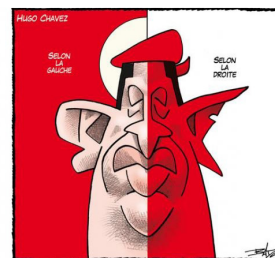
De l'autre côté, que ce soit dans les journaux *mainstream* ou dans une presse plus altermondialiste, les réactions des ses admirateurs et admiratrices fusent.

Premièrement, les sources les plus critiques accusent l'Occident d'hypocrisie: bien que louant la démocratie, l'Elysée a tout de même bien reçu Kadhafi. En outre, les bienfaits de l'«autoritarisme» de diverses personnalités pour la situation socioéconomique sont loués, notamment par des journalistes non occidentaux. On rappelle qu'el Comandante a été réélu treize fois par un peuple très politisé, et qu'il a, lui, tenu ses promesses.

Ensuite, le musellement des médias est posément nié par l'autoproclamé «spécialiste de la désinformation» de la gauche altermondialiste Michel Collon, à son retour de Caracas. Il explique entre autres que l'audience des chaînes TV privées dépassait de loin celle des chaînes étatiques. Aux problèmes de la délinquance et de la corruption, les chavistes répondent que la priorité absolue a été donnée au peuple, avec pour argument phare que «la proportion de miséreux est passée de 20% en

1998 à 7% en 2011». Le fait que des progrès dans la santé et l'éducation ont eu lieu grâce à la manne du pétrole, qui ne profite donc plus aux élites et aux Etats-Unis (un «coup de maître» pour les opposants et opposantes à l'impérialisme occidental), est salué quasi unanimement.

Bardo



La dépendance à l'or noir n'est pas un mal aux yeux de tous et toutes

Et la dépendance à l'or noir n'est pas un mal aux yeux de tous, notamment pour Collon, pour qui Chávez a osé «changer les règles du jeu», désobéir aux diktats occidentaux du FMI, réserver l'argent du pétrole pour son peuple, quitte à s'attirer l'hostilité d'un Occident en récession. Et le site Mediapart de s'offusquer, France Culture à l'appui, des bilans économiques critiques: la priorité devrait

revenir au peuple et non à l'économie.

Outre un dissensus vif, on constate que le jugement de l'homme dépend fortement non pas seulement de valeurs et opinions politiques, mais surtout de la situation géo-politico-économique du pays dont on adopte le point de vue. La mort de Chávez ne pouvait résoudre les débats autour du chavisme, car ceux-ci sont l'expression d'antagonismes Nord-Sud plus profonds. •

Alicia Gaudard

CHRONIQUE



Une urne en porcelaine

Mort de Maggie: l'ombre du père ne pèsera plus sur les épaules des néolibéraux et néolibérales.

Margaret Thatcher morte, elle est toute froide et raide. On s'y attendait un peu, tant et si bien qu'au toucher on se laisserait berner. Depuis 2001, ses apparitions étaient devenues rares. La vieille dame s'était même remise à porter des chapeaux, elle qui arborait si fièrement sa vaporeuse permanente au nez et à la barbe des crânes en peau de fesse de la classe politique d'alors. Mais au-delà du vilain (et banal) cadavre de la Dame de fer dans son cercueil en bois, c'est un symbole que l'on met en bière. Les catholiques irlandais les

plus snobs sabreront d'ailleurs la nouvelle à coup de Guinness, tandis que les marchés financiers feront un joli signe de croix, tremblant qu'à la providentielle «main invisible» (sujette à quelques crampes) ne succède le spectre honni de la régulation. Peut-être que pour parachever l'œuvre ne faut-il pas l'enterrer. Car on le sait, les histoires que l'on enterre ne font que ressurgir. Brûlez-la! Renouons ainsi avec le rite de l'immolation! Glissons-lui deux sacro-saintes pièces de monnaie sur les paupières afin de sublimer ce

brûlot. Et peut-être que ce brasier ardent aura tôt fait de réchauffer les tièdes.

Les catholiques irlandais les plus snobs sabreront la Guinness

Car l'enterrer serait aussi faire place aux revenants, or il est temps d'avancer. La brûlure des flammes saura

rendre un meilleur hommage à celle que l'on peut détester mais qui figurera pour longtemps dans ce qui sera bientôt l'histoire; et on immole toujours les perdants, afin de leur rendre un hommage guerrier. Finalement, il faudra placer ses cendres dans une urne, en porcelaine bien sûr. De quoi rappeler la fragilité qu'elle n'a jamais eue. •

Brian Favre

Les écrans d'ordinateur remplacent les tableaux noirs à l'EPFL

«Les massive open online course sont des cours en ligne gratuits et suivis par des milliers d'étudiants et étudiantes.» Voici la brève définition de Patrick Jermann, directeur exécutif du Centre pour l'éducation à l'ère digitale. Eclairage.

L'introduction du premier cours en ligne s'est faite en septembre 2012. Très vite, quatre autres cours ont suivi. Ils ont un tel succès que le programme de septembre 2013 est déjà bien chargé: l'offre en ligne sera doublée. On trouve aujourd'hui sur la plate-forme des cours de programmation informatique, d'analyse numérique et d'introduction à la modélisation. Tout le monde peut y accéder.

On assiste ainsi à une extension géographique autant qu'à une démocratisation de l'accès au savoir. Avec ou sans immatriculation à l'Université, l'inscription est possible, tout comme l'obtention d'un certificat.

Et comment ça marche?

Les cours durent sept semaines et

demandent environ six heures de travail hebdomadaires. Par de courtes vidéos, le but est d'utiliser au maximum des objets visuels comme appuis à la transmission de la connaissance. A la fin de chaque visionnage, des quiz permettent de tester le niveau atteint. Il existe trois sortes de MOOC, nous apprend Patrick Jermann: ceux «à grande audience», les MOOC «internes» et ceux qui s'occupent plutôt de la «vulgarisation scientifique».

«La connaissance s'étend au-delà de l'université et des pays.»



Et l'aspect social?

Cette possibilité d'enseignement sur internet pose immédiatement la question de l'aspect relationnel. Se dirige-t-on vers un isolement social? Premièrement, M. Jermann nous rassure: «Notre but n'est pas de remplacer tous les cours existants par des cours virtuels.» Puis il nous donne l'exemple de nombreux *meet up* qui s'organisent spontanément

autour de ces cours dans certaines villes. Enseignants et enseignantes ainsi qu'étudiants et étudiantes semblent très satisfaits et collaborent autant, voire plus, que durant des cours classiques.

Pour conclure, M. Jermann nous dit: «Les MOOC permettent plus d'interactivité, mieux mise à profit.» De plus, «la connaissance s'étend au-delà de l'université et des pays». Ainsi, tout est à gagner pour l'EPFL, et notamment, une réputation internationale croissante. Le feu vert est donné, l'ère numérique de l'enseignement peut commencer. •

Coraline Kaempf

Plus d'infos sur: <http://moocs.epfl.ch/>

L'ethnocide tibétain

Envahi par la Chine en 1950, ce peuple ancestral se meurt sous le joug et l'oppression constante du régime de Pékin. Depuis la révolte de mars 2008, la situation s'empire. Le point avec M. Tenzin, Tibétain en exil.

L'actualité internationale rapporte régulièrement des immolations de moines tibétains pour protester contre l'envahisseur chinois, mais difficile de savoir réellement ce que subit ce peuple himalayen au quotidien. M. Tenzin, membre du Bureau du Tibet à Genève et représentant des droits de l'homme à l'ONU nous aide à comprendre la situation politique actuelle. Le 10 mars 2008, cinquante-neuvième anniversaire de la révolution tibétaine, le Tibet et de nombreuses provinces limitrophes se sont soulevés, voulant alerter l'opinion internationale avant les Jeux olympiques de Pékin. Moines et nonnes en tête, le peuple tibétain a contesté pacifiquement la domination chinoise. Grand mal lui en a pris, car la Chine a tué la rébellion dans l'œuf. La contestation s'est soldée par des centaines de morts, des

milliers d'emprisonnements et de déportations. De plus, Pékin a profité de l'occasion pour s'attaquer aux racines de la résistance et de la culture tibétaine, à savoir les moines, les nonnes et les monastères.

«Ils torturent ceux qui résistent...»

Pékin a ainsi franchi le pas et installé une police politique. Comme nous le dit M. Tenzin: «La police a mis en place un système d'éducation au sein même du monastère.» Il nous raconte aussi les camps de redressement: «Les Chinois parlent de *Patriotic education campaign* comme d'une sorte d'école. Ils enferment de nombreux Tibétains et Tibétaines dans ces camps, surtout des moines

et des nonnes, et les rééduquent en les forçant à renoncer, à critiquer et à renier le dalaï-lama.»

M. Tenzin explique aussi: «Ils torturent ceux qui résistent et procèdent à des exécutions sommaires.»

A grand renfort de lois, Pékin modifie, interdit, et contrôle. Cela concerne même la réincarnation des lamas. La culture tibétaine et la philosophie bouddhiste ne peuvent plus être transmises. Dans les monastères, les débats sont interdits et l'âge légal pour y accéder est passé à 18 ans. Quand on sait que huit garçons sur dix y entraient dès leur 6^e anniversaire, on comprend vite les conséquences désastreuses de cette loi. A l'école, le tibétain n'est plus enseigné, même en primaire.

Peu à peu, la Chine fait disparaître la culture tibétaine en la coupant de

ses racines, car c'est au sein des monastères qu'elle se constitue principalement. Cette déculturation associée à une répression sévère s'apparente, au niveau identitaire, à un génocide. C'est bien la destruction d'un peuple que la Chine s'applique méticuleusement à réaliser...

En plus de luttes frontales, Pékin semble avoir tiré une leçon digne du Tao Te King: si sur la Voie tu rencontres un ennemi, nul besoin de le tuer si tu peux saper sa culture. •

Eric Girodet

Retrouvez l'interview complète de M. Tenzin sur www.auditoire.ch



Travailler 66 jours de plus pour le même salaire, ça vous dit?

Selon une enquête de l'OFS, les femmes gagnent en Suisse 18,4% de moins que les hommes pour un travail d'égale valeur. Elles devraient donc travailler jusqu'au 7 mars pour toucher le salaire qu'un homme a atteint au 31 décembre.

Depuis 1981, la Constitution fédérale définit l'égalité entre les hommes et les femmes comme un droit fondamental de la personne humaine et précise que l'homme et la femme ont droit à un salaire égal pour un travail à valeur égale. Mais si la loi est une chose, son application en est une autre. En effet, selon une enquête sur la structure des salaires (OFS, 2010) le salaire médian des femmes est de 18,4% inférieur à celui des hommes.

Les femmes doivent donc symboliquement travailler jusqu'au 7 mars pour toucher le salaire qu'un homme a atteint au 31 décembre. Pour marquer l'événement, les Business Professional Women (BPW) et la FAE ont organisé le 7 mars dernier l'Equal Pay Day sur le campus,

afin de sensibiliser les étudiantes et étudiants à la question. Présente sur les stands, la féministe octogénaire Simone Chappuis-Bischof nous rappelle que l'égalité de salaire est le combat qui avance le moins vite dans la lutte pour l'égalité: «quand je suis entrée dans l'enseignement, je gagnais 30% de moins que mes collègues masculins et ça avance peu. Il faut utiliser tous les moyens pour faire changer les choses».

Des moyens, les femmes du BPW en ont. Sur le stand avec ses collègues, Véronique Goy Veenhuys, fondatrice du label Equal Salary, certification attestant qu'une entreprise pratique l'égalité des salaires, nous explique comment lutter contre les différences: «il faut absolument faire attention à ces questions dès les

premières postulations. Il faut se renseigner avant l'entretien d'embauche sur le salaire pour lequel on peut prétendre, qu'on soit un homme ou une femme. La négociation de départ est essentielle». Mary Mayenfisch, présidente de BPW Lausanne, nous rappelle également qu'il ne faut pas hésiter à contacter le Bureau de l'égalité entre les femmes et les hommes du Canton de Vaud qui possède des structures de conseil et de soutien pour toute personne s'estimant victime d'une discrimination fondée sur le sexe dans ses rapports de travail - notamment pour ce qui concerne le soutien juridique.

Malheureusement, de tels outils sont souvent insuffisants. La différence n'est, en effet, pas toujours

évidente. Un travail de valeur égale ne signifie pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser, qu'il est totalement équivalent: ce sont les tâches effectives réalisées par chacun et chacune, le niveau de responsabilité qui doit être comparé, et ce n'est pas toujours évident. Il n'est également pas facile de saisir la justice. Peu de personnes concernées font la démarche par peur d'un licenciement ou de représailles sur le lieu de travail. L'existence d'une autorité d'investigation, de contrôle et de sanction automatique des discriminations résoudrait probablement ce problème. •

Maxime Mellina

Brèves FAE

Taxes d'études: s'engager quand même

Difficile de lutter contre les hausses de taxes d'études lorsque l'on n'est pas directement concerné-e. Cela est pourtant doublement nécessaire: par solidarité avec les autres étudiant-e-s de Suisse et d'ailleurs, et parce que l'UNIL ne restera pas indéfiniment seule épargnée par ces aberrations. Que faire? Les moyens sont nombreux. Continuer le travail de sensibilisation mené par nos prédecesseurs/euses tout d'abord. Soutenir les actions lancées par les étudiant-e-s concerné-e-s ensuite, sans permettre aux médisant-e-s de faire croire que nous nous mobilisons à leur place. En participant aux débats et aux actions menées par l'Union des Etudiant-e-s de Suisse (UNES) d'une part, mais aussi en se mobilisant de manière moins formelle au sein, par exemple, des manifestations organisées par le réseau d'action étudiante (resacte.net). •

La vie privée des étudiant-e-s

Une partie du campus s'agite depuis que la Direction de la Bibliothèque Cantonale et Universitaire a annoncé son intention d'installer des caméras de vidéosurveillance à la Banane. Saisie sur le sujet en mars, notre Assemblée des Délégué-e-s était partagée: le fait qu'il y ait déjà des caméras au centre sportif et que le but mis en avant soit d'éviter le vol d'affaires personnelles d'un côté, la peur du flicage et l'envie d'éviter les vols autrement de l'autre. L'Assemblée a donc décidé de relancer une réflexion de fond sur le respect de la vie privée des étudiant-e-s: Moodle, dossier académique, CampusCard, les domaines d'inquiétude sont nombreux. En parallèle et dans l'immédiat, le Bureau cherche à s'entretenir avec la Direction de la BCU pour discuter des alternatives possibles à la pose de caméras. •

Le mail du lundi appelé à évoluer

La FAE a mis en place il y a trois ans la liste info_associations@unil.ch, plus souvent appelée le «mail du lundi». Ce service avait au départ pour but de permettre à toutes les associations d'informer sur leurs événements sans pour autant obstruer les boîtes mail de tout le monde. Après trois ans d'activité, force est de constater qu'il fonctionne mal. Il est à la fois peu utilisé par les associations, et peu apprécié par bon nombre d'étudiant-e-s. La FAE et la Direction de l'Université se sont donc mises d'accord pour le faire évoluer. D'ici quelques mois l'abonnement à la liste deviendra facultatif, et un site web recensant les événements qui y sont annoncés sera créé. Tout cela afin de permettre à celles et ceux qui cherchent l'information de la trouver facilement, sans forcer les autres à devoir s'en abriter. •

Trois départs et deux nouveaux au Bureau

L'exécutif de la FAE est de nouveau au complet! Lors de l'Assemblée des Délégué-e-s de mars dernier, nous avons fait nos adieux à Jelena Härigen, repartie à la découverte de l'Europe, et à Mélanie Glayre, appelée à l'exécutif de l'Union des Etudiant-e-s de Suisse. Trois jeunes motivés sont arrivés en échange: Olivier Rossi (HEC) pour le campus, Patric Frei (Lettres) pour les événements, et Maxime Chiavaroli (SSP) pour la politique de la formation. Plus de monde et plus de facultés représentées, il y a de quoi se réjouir. Seul bémol: il ne reste plus que deux femmes au Bureau, et la co-présidence qui prend le relai est entièrement masculine. Qu'on se rassure, le langage épique et la promotion de l'égalité sont toujours d'actualité. Cela ne nous empêche toutefois pas d'espérer plus de candidatures féminines lors des prochaines élections... •

EK

EK

EK

EK



Taxes d'études: quand nationalisme et élitisme se nourrissent mutuellement

Depuis le temps qu'on le sentait venir, cette fois c'est fait : la classe politique s'attaque aux étudiant-e-s résidant à l'étranger. Parce que l'innovation sans frontières c'est un joli concept, mais qu'il ne faudrait pas être trop égalitaire non plus.

Le président de l'EPFL en rêvait, Roger Nordmann l'a fait : tripler les taxes d'études pour les étudiant-e-s résidant à l'étranger dans les écoles polytechniques, et indexer celles pour les résident-e-s suisses sur l'inflation. Que ce projet encore à l'étude ait été déposé par un parlementaire socialiste témoigne de l'ampleur du tour de force idéologique opéré ces dernières années sur les questions de formation. Nos fières élites de tous bords ont trouvé un nouveau moyen de nouer la rhétorique nationaliste avec leur vision élitiste et individualiste de la société.

Glissement individualiste

Les étudiant-e-s domicilié-e-s à l'étranger sont les parfait-e-s bouc-émissaires pour faire changer petit à

petit la manière dont on pense l'éducation supérieure. S'ils et elles doivent payer plus, c'est parce que leurs parents ne paient pas d'impôts dans notre pays, nous dit-on. Cela sous-entend que l'éducation supérieure est un investissement individuel dans un produit, là où ce devrait être en réalité un droit pour chacune et un investissement de la société tout entière pour l'avenir de toutes et tous. La hausse des taxes pour les étudiant-e-s résidant à l'étranger ne relève pas de la nécessité budgétaire mais de considérations idéologiques: c'est l'apogée d'une vision mercantiliste de la formation. Exit l'égalité d'accès, et place aux considérations carriéristes limitant le libre choix des études.

Glissement nationaliste

On nous en a rabâché de l'Europe de la formation. Bologne par-ci, Erasmus par-là, un beau et grand marché du travail et de la formation qu'on nous vendait. Et maintenant on nous dit d'arrêter de permettre aux gens de se former ailleurs. Pourquoi? Parce que c'est ce qu'on fait ailleurs, et que de toute façon ils/elles devront repartir après leur formation. Une concession de plus faite au nationalisme helvétique, et une nouvelle preuve que la construction européenne sous sa forme actuelle ne nous est imposée que quand elle sert les intérêts des chantages de l'économie de marché. Le résultat est effarant: petit à petit, on nous fait comprendre que seul-e-s les plus riches devraient être libres de choisir

leur filière et leur lieu d'études.

L'exception lausannoise

Fort heureusement, l'Unil ne dépend pas de la Confédération mais de l'Etat de Vaud, dont la classe politique est encore attachée à une certaine idée d'égalité dans l'accès aux études. Notre université sera d'ici peu l'un des seuls vestiges d'une ère où l'éducation supérieure était considérée comme un droit pour toutes et tous. Profitons pendant les quelques années qu'il nous reste, mais ne nous leurrions pas: un changement de paradigme est à l'œuvre, et il finira bien par nous tomber dessus. Soyons solidaires et préparons-nous! •

Etienne Kocher

L'UNES vient à Lausanne

Septante étudiantes et étudiants de toute la Suisse participeront à la 159e assemblée des déléguées et délégués de l'UNES à Lausanne du 3 au 5 mai pour débattre de la politique de la formation.

Comme chaque semestre, l'Union des étudiantes et étudiants de Suisse organise une assemblée des délégué-e-s pour débattre et décider des grandes orientations qui vont diriger la faïtière. L'assemblée rassemble les membres délégué-e-s de chaque section d'associations étudiant-e-s de Suisse, membres de l'UNES. Chaque semestre, une section se propose pour organiser l'événement.

Créée en tant qu'organisation faïtière nationale le 19 juin 1920 à Zurich par plusieurs associations étudiantes, l'UNES représente au niveau fédéral les associations étudiantes des Hautes Ecoles spécialisées (HES), des Hautes Ecoles pédagogiques (HEP) et des universités. L'Union a pour but de représenter les intérêts des étudiant-e-s face aux autorités

nationales de la formation. Durant toute son histoire, les thématiques défendues par l'UNES n'ont pas véritablement changé : la solidarité étudiante, nationale et internationale, la lutte contre les inégalités dans l'accès à la formation et la promotion de la diversité au sein des universités restent les thèmes forts de l'UNES.

Pour la 159e assemblée, les étudiantes et étudiants de Suisse vont venir à Lausanne pour une assemblée organisée sur le campus par la FAE. Trois jours de débats et de discussions vont se succéder à l'Amphimax (salle 410), durant lesquels les sections membres de l'UNES décideront de la politique et des actions à mener pour cette prochaine année qui s'annonce chargée, notamment en ce qui concerne la lutte contre l'augmentation des taxes d'études

dans les HEU suisses et la préparation de la campagne de l'initiative «pour une harmonisation des taxes d'études» lancée par l'Union (*lire encadré*).

L'assemblée est publique, n'hésitez donc pas à venir écouter les débats et à y apporter votre avis : l'UNES a besoin de l'opinion de toutes les étudiantes et de tous les étudiants !



L'initiative

L'UNES a déposé le 20 janvier 2012 à la Chancellerie fédérale à Berne son initiative populaire pour l'harmonisation des bourses d'études. En Suisse, environ 20'500 étudiant-e-s reçoivent une bourse d'études. Néanmoins les différences entre cantons sont très importantes : dans le canton de Zurich, 0,3% de la

population reçoit une bourse d'un montant semestriel de 3800 francs en moyenne, alors que dans le canton de Neuchâtel, 1% de la population bénéficie d'une bourse d'études, mais pour un montant moyen de 1200 francs par semestre. Le but de l'initiative est d'harmoniser le système d'attribution des bourses d'études, afin que la situation économique ne soit pas un obstacle à l'accès à la formation pour toutes les étudiantes et tous les étudiants de Suisse. Une débat sur l'initiative aura lieu le dimanche matin 5 mai. •

Maxime Mellina



Gault & Millau des cafétérias de l'EPFL

C'est bien connu, l'EPFL regorge de lieux divers et variés pour sustenter ses collaborateurs et collaboratrices. L'auditoire a décidé d'y faire un tour. Petit guide des bonnes et moins bonnes cafétérias du campus.

Armées de calepins, de stylos et surtout d'un ventre vide criant famine, nous voilà parties à l'assaut des cafétérias d'un campus que l'on connaît finalement peu malgré sa proximité. Pourtant, la plupart d'entre elles portant des noms d'artistes pour une obscure raison (qui reste obscure après enquête), les lettrés et lettrées auraient pu se sentir concernés.

Nos critères: qualité, diversité et prix de la nourriture, sympathie (ou non) de l'accueil, ambiance, décoration et environnement. C'est parti!

L'Ornithorynque



Moderne, fonctionnelle, aérée et proposant des plats visuellement mais également gustativement bons, cette cafétéria a tout pour plaire. Ces qualités font d'elle un lieu fréquenté, cependant il n'est pas pour autant difficile de trouver une place assise. Proposant des petits pains suisses et bio, de la soupe faite maison, le lot de sandwiches habituel ainsi que des plats composés de viande, de poisson, sans oublier l'assiette végétarienne. Bref, il y en a pour tous les goûts et c'est tant mieux!

L'Ornithorynque est sans doute l'une des meilleures cafétérias de l'EPFL. Elle est du moins à la hauteur de la réputation du campus.

Bâtiment: SV
Prix: de 7.65 à 12.-
Notre note: 4/5

Bar Paul Klee



Rolex oblige, l'endroit est classe. Un peu situé à mi-chemin entre le fast-food, avec ses gobelets plastique, ses serviettes en papier, et le bar chic au design épuré, décoré d'orchidées, proposant un jeu de lumière élaboré, c'est l'un des rares coins du campus qui propose des sushis en barquette. C'est peut-être le seul, d'ailleurs. Mais le Klee n'est que le pendant de la Cafétéria Hodler, ouverte uniquement à midi et proposant des plats du jour. Note: le troisième restaurant du bâtiment, la Table de Vallotton (quand on vous parlait de peintres...) est quant à lui vraiment chic et gastronomique; on y croise d'ailleurs plus de professeurs et professeurs que d'étudiants ou étudiantes. Point faible: le nombre restreint de tables, qui participe à l'atmosphère de grand vide propre au Learning Center, mais qui devient gênant dès qu'on essaie d'y manger. Sans compter que si l'on se résigne à s'asseoir par-terre pour grignoter, c'est forcément sur un terrain en pente... Point fort: les journaux reliés de bois, à l'ancienne. *So chic!*

Bâtiment: Rolex Learning Center
Notre note: 3/5

Le Corbusier



Petit préféré de beaucoup d'étudiants et étudiantes, «Le Corbu», comme on l'appelle familièrement, n'est certes pas le plus esthétique. Mais il figure parmi les meilleurs restaurants du campus, tant au niveau de la qualité de la nourriture que de celle de l'accueil. Des gens souriants et serviables, voire drôles, y servent pizzas maison, pâtes cuites à la minute, assiette du jour ou plat végétarien. Seul bémol: le temps d'attente. Mais un buffet froid contentera les plus pressés.

Bâtiment: SG
Prix: de 7.- à 11.-
Notre note: 3/5

Cafétéria du BC



L'endroit où aller aux heures de pointe: c'est très loin, c'est très haut mais c'est très beau. Du coup il n'y a jamais grand monde, et la terrasse panoramique vaut bien l'effort. Même si la vue sur le lac a été bousillée par la construction du parc scientifique il y a quelques années, le panorama sur la ville de Lausanne reste intact. Espérons cependant

que vous aurez plus de chance que nous et que l'ascenseur sera à nouveau en fonction lorsque vous aurez envie d'y faire un tour... Côté nourriture, la qualité est au rendez-vous, sans pour autant se révéler extraordinaire. Point fort: la petite brise qui vient vous rafraîchir en été. Bonus: la citation d'Einstein sur la paroi, qui participe au côté «musée d'art contemporain» du bâtiment.

Bâtiment: BC
Prix: de 7.- à 12.-
Notre note: 4/5

Le Vinci et le Parmentier



La première impression lorsque l'on rentre dans cette cafétéria est celle d'être chez ses grands-parents. Vieillot, donc. Et ce ne sont pas les rideaux qui vont le démentir, ni les trois plantes vertes abandonnées par-ci par-là pour le côté bucolique de nos chers ingénieurs et ingénieures. L'endroit est toutefois couru, mais la proximité de Satellite y aide peut-être? Dans une telle ambiance, comment apprécier son repas de midi? La nourriture y est probablement aussi appétissante que la couleur «caca» des murs. Nous ne nous sommes pas aventurées à y goûter.

Bâtiment: CM
Prix: de 7.- à 12.-
Notre note: 2/5 •

Du manque de respect de la mission médicale dans le conflit syrien

Jeudi 14 mars 2013 s'est tenue au CHUV une conférence sur la médecine de guerre, dans le cas particulier du conflit syrien. L'occasion de comprendre la prise en charge des personnes touchées médicalement par certaines institutions.

Organisée par METIS, Mouvement des étudiants et étudiantes travaillant contre les inégalités d'accès à la santé, la conférence s'inscrit pleinement dans la thématique de l'association. L'inégalité dans le conflit syrien est apparue dès le moment où le régime a considéré les soignants et soignantes comme indésirables. Le Dr Tawfik Chamaa, médecin syrien exerçant en Suisse et travaillant à l'Union des Organisations syriennes de secours médicaux (UOSSM), témoigne de l'existence de liste de médecins arrêtés, disparus ou exécutés (74 noms).

Différents actrices et acteurs médicaux

Face au non-respect de la neutralité

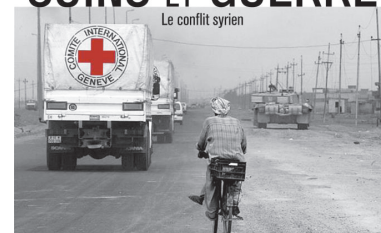
des soins, des médecins syriens de l'étranger ont créé l'UOSSM, visant à coordonner les besoins médicaux depuis l'extérieur. Pour le Dr Chamaa, ces personnes-là, en allant sur le terrain, acceptent de «prendre le [même] risque que les 23 millions de Syriens». Untel de Médecins sans frontières (MSF) raconte que son organisation a tenté de travailler en transparence avec Damas avant de s'engager dans la clandestinité lorsque leur visa a été refusé. Il rappelle que MSF n'a pas de mandat particulier, sauf celui que le droit international lui offre. Enfin, le Dr Camillo Oscar Avogadri, du Comité international de la Croix Rouge, oppose le travail du CICR à celui du terrain puisque l'organisation est mandée par la communauté

internationale et intervient comme auxiliaire de l'Etat dans le domaine de la santé en cas de conflit. Il explique l'importance de la transparence du travail avec le gouvernement dans une logique de maintien du dialogue et de crédibilité sur l'ensemble de ses missions médicales.

Asymétrie des conflits

Les conférenciers tiennent à souligner que le recul du respect de la mission médicale conduit à un manque de respect de l'humain. Elle se demande aussi comment agir dans des conflits où les «soldats à jupe bleue» ne se battent plus contre les «soldats à jupe rouge» mais une frange de la population contre une autre, soutenue par un gouvernement. Face à une telle asymétrie des

SOINS ET GUERRE



forces, les conventions de Genève peuvent paraître obsolètes mais elles restent, pour l'instant, le seul référent sur lequel s'appuyer car signées par tous les Etats. •

Alice Chau

Stages humanitaires

Entre autres activités, l'Association internationale des étudiants (AIESEC) propose aux étudiants et aux étudiantes des stages dans le monde, dans des pays et domaines très variés. Précisions et témoignages.

Active dans le domaine des échanges culturels, l'AIESEC organise notamment des stages dits «humanitaires», à l'intention des universitaires. Le choix est vaste: la base de données, qualifiée de «bonheur des stages» par une étudiante de retour et constituée en collaboration avec d'autres branches d'AIESEC de par le monde, compte en effet autour de 10 000 propositions, pas moins. Du professeur de salsa à Panamá à l'aide scolaire au Vietnam, en passant par un travail dans une réserve animalière sud-africaine, les propositions se veulent éclectiques.

Comment organise-t-on son stage?

En raison du travail nécessaire à son élaboration, l'accès à cette base de données coûte 150fr. Cette inscription formelle à l'association est une

des étapes du processus avec un entretien avec un ou une responsable de l'organisation qui s'assure de la motivation et de l'aptitude à partir du volontaire. Dès lors, il est suivi, aidé et informé par un, puis deux référents ou référentes (le second vivant dans le pays choisi), jusqu'à la fin du stage, dont la durée minimale est de six semaines. À noter qu'il est nourri et logé pour seulement 250 fr. ! Le réseau mondial d'AIESEC englobe 113 pays. Sont exclus ceux jugés trop dangereux ou qui se montrent hostiles à l'accueil d'étudiants ou d'étudiantes. L'AIESEC s'assure toujours que tous les stages proposés par leurs confrères répondent à leurs normes. Côté étudiants, le bilan semble positif de retour d'un stage AIESEC. Olivier, après six semaines passées à

sensibiliser des enfants mauriciens à la protection de l'environnement marin de leur île, parle d'une expérience dépayssante, riche tant sur le plan personnel que professionnel. Bref, à réitérer. Il a apprécié l'ambiance multiculturelle et les amitiés tissées avec d'autres stagiaires du monde entier. Il se dit également content d'avoir «beaucoup appris en peu de temps», au contact de «spécialistes de la surpêche ou de la pollution industrielle, et de politiciens locaux».

Sandrine, après huit semaines dans un centre de protection des aigles aux Philippines, se réjouit d'avoir beaucoup appris de cette immersion dans une culture, une mentalité et des habitudes différentes. «Faute de pouvoir changer le monde, je me suis changée moi-même!» Outre les



Filipinos avec qui elle travaillait, elle a pu, sur son lieu de vie, rencontrer des étudiants aux origines variées. Pour cette étudiante en HEC, ce stage fut une occasion idéale «d'aller voir un autre domaine, m'ouvrir un peu». Une expérience qu'elle recommande avec enthousiasme. •

Alicia Gaudard



Le sport, ce vivier d'intellos

Peu le clament, beaucoup le pensent: les sportifs et les sportives brillent par la surprenante absence de matière grise que contient leur boîte crânienne. Si d'aucuns osent une fois encore commettre l'affront en votre présence, pas de panique. L'auditoire vient à votre secours!

« Certaines habitudes de vie nous aident à préserver la plasticité cérébrale et donc à conserver plus longtemps l'intégrité de nos fonctions intellectuelles », pouvait-on lire en février dernier dans le magazine *Sport et vie*. Mieux encore: l'activité physique serait en ce sens l'une des plus essentielles habitudes pour conserver ces facultés. Depuis plus d'une dizaine d'années maintenant, diverses recherches et études abondent en ce sens. Une thèse que Jean Piaget, éminent et célèbre psychologue suisse, défendait déjà au milieu du siècle dernier.

Un psychisme harmonieux

Trop souvent attribuée à un déterminisme certain, la santé d'un individu dépend pour moitié de facteurs contrôlables. Par exemple, 15% seulement de notre état sanitaire sont imputables à l'hérédité. Les paramètres restants varient selon le milieu dans lequel nous évoluons, mais aussi et en majeure partie de nos habitudes de vie, lesquelles comprennent l'activité physique.

Fathi Derder: «Le sport ne s'enseigne pas, les élèves n'y apprennent rien»

Il en va de même de nos fonctions cognitives et de leur préservation. Pour Denis Hauw, professeur de psychologie du sport à l'Unil, la pratique d'une activité physique à intensité modérée aurait d'une façon générale des effets positifs sur la santé et le bien-être. Ce comportement permettrait aux individus de se développer harmonieusement, du point de vue cognitif notamment.



Optimisation de la mémoire

Une étude de l'Université de Princeton, aux Etats-Unis, va plus loin encore dans ce raisonnement. Elle avance que « la pratique d'une activité physique combinant à la fois endurance et motricité permet d'optimiser les conséquences de l'entraînement sur les capacités de mémoire et de raisonnement. » Le mécanisme découle du sens logique: lorsqu'il veut améliorer ses performances sportives, l'athlète doit sortir de sa zone de confort, aller au-delà des enchaînements moteurs connus et acquis. C'est ce processus qui engendrera des transformations positives. Et le cerveau fonctionne de manière similaire: « Les études montrent en effet que l'apprentissage de nouveaux gestes favorise l'implication des aires préfrontales du cerveau, siège des fonctions cognitives supérieures. » Résultat: la plasticité cérébrale est ainsi mieux entretenue.

Et les performances scolaires?

Là encore, pléthore de travaux permettent de corroborer les études susmentionnées. Depuis les années 2000, diverses recherches ont pu établir un lien significatif entre la pratique régulière d'une activité physique et un apprentissage plus efficace de la matière scolaire. Ainsi, en 1999 déjà, un document rédigé conjointement par l'Office fédéral du sport (OFSP) et l'Office fédéral de la santé publique (OFSP) stipule que

les heures d'éducation physique et sportive (EPS), à défaut d'être « du temps perdu » d'un point de vue intellectuel, engendrent de meilleures performances scolaires. « L'EPS fait partie des disciplines dites mineures dans l'enseignement scolaire au même titre que l'éducation musicale ou artistique », précise Denis Hauw. Cet état de fait ne simplifie pas le processus d'application des connaissances scientifiques aux programmes d'étude.

Corps et cerveau, deux entités indissociables

Certes, l'ordonnance sur l'encouragement du sport et de l'activité physique datant de 2012 représente un pas de plus dans la promotion de l'EPS à l'école. Mais si les mentalités évoluent progressivement, quelques politiciens et politiciennes incultes se bornent encore à entraver ce mécanisme essentiel. Pour rappel, le conseiller national PLR Fathi Derder écrivait en mars 2010 dans les colonnes du *24 heures* que « le sport ne s'enseigne pas, les élèves n'y apprennent rien ».

Ancrée durant des siècles dans la pensée populaire, l'idée d'une apparente absence de lien entre la pratique sportive et les fonctions cérébrales s'estompe peu à peu. Et même si certains obscurantistes ne savent l'admettre, la science rappelle que le corps et le cerveau sont deux entités indissociables, dans le sport comme ailleurs. •

Quentin Tonnerre

Médailles en sursis

Les titres olympiques de Turin seront passés sous la loupe du CIO. Chronique.

Les détenteurs et détentrices de médailles olympiques ont de quoi trembler. Le CIO l'a annoncé il y a peu: soigneusement conservés au Laboratoire antidopage de Lausanne, les tests des Jeux d'hiver de Turin 2006 seront soumis à de nouvelles expertises. La date de prescription qui se limite à huit ans n'étant pas encore atteinte, le CIO a donc décidé de vérifier une nouvelle fois les échantillons. En 2012 déjà, ce procédé avait amputé cinq athlètes de leur médaille olympique de 2008. De quoi donner froid dans le dos à quelques sportifs et sportives. D'ailleurs, la conclusion de cette histoire ne laisse que peu de place à la spéculation. La liste des affaires de ce type n'étant que trop longue, il serait surprenant que le fin mot de cette cocasse entreprise ne se soldât par une hécatombe. Pour n'en donner qu'un exemple parmi une myriade, à Londres, pas moins de 107 athlètes étaient écartés de la compétition avant même le début des festivités sportives. Pas étonnant donc que ces nouvelles ne nous fassent plus hurler d'indignation. Une telle pratique faisant souvent partie intégrante des mœurs sportives, l'issue de l'histoire passera aussi facilement qu'une lettre à la poste.

Huit ans, voilà ainsi le temps que nos athlètes devront dorénavant attendre avant de pouvoir savourer pleinement leur victoire? Triste ironie de l'histoire, la sueur sera plus souvent laissée à la sempiternelle attente qu'à la place qui devrait être sienne, le terrain d'entraînement. Après tout cela, peut-être est-ce utopique de croire que tous n'auront pas à trembler tremblent pas? Restons rêveurs, l'honnêteté sportive subsiste sûrement encore. •

Lucile Tonnerre



Agenda

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Fécule	Campus	12-27 avril
CV corrections enrolls	Forum EPFL	16-28 avril
Expo: Pier Luigi Nervi, <i>l'architecture comme défi</i>	Espace Archizoom	18 avril-22 juin
Don du sang	Anthropole	23-24 avril
Rencontre: trois auteurs français majeurs	Anthropole	25 avril
Unilive	Dorigny	25 avril
KoQa Beatbox	Zelig	2 mai
Balelec	EPFL	3 mai
Watcha Clan + Scarecrow	Satellite	15 mai



Julie Collet

Vernissage du Prix de la Chamberonne

7 mai

Zelig

Pour la première fois cette année, L'auditoire organisait un concours photo. Depuis la rentrée de février, vous avez ainsi été nombreux et nombreuses à nous envoyer vos clichés de Lausanne. Le 7 mai, c'est l'heure du verdict. Le jury sera à Zelig pour remettre les prix aux lauréats et lauréates. La partie officielle sera suivie d'un apéritif dînatoire et d'un concert. Le tout est public et gratuit, rejoignez-nous! •

CB

En ville

Événement	Lieu	Date
Expo: <i>Welcome to my World!</i> de Daniel Johnson	Collection de l'Art brut	15 mars-30 juin
Expo: Alex Katz & Felix Valotton	mcb-a	22 mars-9 juin
Expo: <i>Paranoia Chaos Papaya</i>	Les Docks	18 avril-24 mai
Avracavabrac	Le Bourg	20 avril
Conférence: <i>La bibliothèque idéale de Bernard Comment</i>	Aula du Palais de Rumine	23 avril
Concert: Mac Demarco + Sean Nicholas Savage	Le Romandie	27 avril
!!! (Chk Chk Chk)	Les Docks	28 avril
Expo: 2000 ans d'histoire de la chaussure à voir et à toucher	Musée de la chaussure	Toute l'année
27e Salon du livre	Palexpo	1-5 mai
Conférence: <i>Névrose à Hollywood, Spellbound d'Hitchcock</i>	City Club Pully	2 mai



Dr.

Événement en avant

27 avril

Vidy

La 32e édition des 20 km de Lausanne aura lieu le 27 avril. Comme chaque année, la course se déroulera au bord du lac et dans les rues de la ville. Les amateurs de running pourront ainsi s'aligner sur les distances de 20 km, 10 km, 4 km ou 2 km. Devenu, en quelques années, un rendez-vous incontournable pour tous les passionnés et passionnées de course à pied, les 20 km risquent de battre des records de participation cette année encore. Si les distances reines restent l'apanage de sportifs endurcis, d'autres plus courtes peuvent être accessibles à tous. Aucune excuse, donc. •

LT

Unilive

Cette année, un deuxième festival vient animer le printemps universitaire. Implanté sur le campus de l'Unil, à Dorigny, célèbre voisin de l'EPFL qui aura lieu une semaine plus tard. Mais quels sont les points forts des deux manifestations?

Nouveautés

Si l'événement, il est vrai, renaît des cendres du centenaire HEC célébré l'année passée, il en est complètement détaché désormais. Unilive constitue une association autonome et il ne reste de la première édition que la «volonté des initiés de ne pas perdre tout ce qui avait été créé il y a deux ans», explique Max Haas, membre du comité. Le festival est organisé pour l'université dans son ensemble, et la rencontre interfacultaire constitue l'un des objectifs phares de la soirée. «Les grandes trouvailles se font à la croisée des domaines et il est aujourd'hui difficile à l'Unil de rencontrer des étudiants en biologie quand on est étudiant en HEC ou en droit par exemple», ajoute-t-il. Au sein du comité même, cela se traduit par une grande mixité des filières de provenance des étudiantes et des étudiants. L'organisation s'est en outre réalisée en étroite collaboration avec de nombreuses associations estudiantines afin de promouvoir la visibilité de celles-ci sur le campus. On comprend alors que l'on a affaire à une manifestation ouverte à toutes et tous et que l'on retrouvera idéalement l'année prochaine et bien au-delà encore.

Mais le projet ne s'arrête pas là. Il mise également sur la totale gratuité des concerts et sur des prix abordables pour les consommations et autres ravitaillements. Cela pour plusieurs raisons: proposer un événement accessible à tous, enrichir la vie culturelle des universitaires, profiter du cadre offert par la position géographique du campus ou encore encourager et soutenir la production artistique des étudiants et étudiantes. Tout a été pensé pour attirer un maximum de badauds. «Les horaires ont été aménagés avec soin: les concerts commencent à l'heure de la sortie des cours pour se terminer quand partent les derniers métros», indique encore Max.



Côté logistique, les organisateurs et organisatrices se sont montrés soucieux à plusieurs niveaux. La scène sur laquelle se produiront les artistes est une scène «écologique», exclusivement alimentée par des panneaux solaires. Des solutions de covoiturage seront proposées pour le trajet du retour. Le recyclage des déchets ne sera pas en reste, comme toute bonne manifestation qui se respecte désormais (et fait imprimer ses propres gobelets consignés). Ensuite, les musiciens et les stands ont été choisis afin de promouvoir le côté «local et bien de chez nous». La courte période qui sépare Unilive de Balélec n'est à voir que comme un hasard du calendrier. Les organisateurs et organisatrices d'Unilive affirment ne pas chercher à concurrencer leur grand frère, les objectifs de chaque événement étant clairement distincts. «Nous avons d'ailleurs un très bon contact avec le comité de Balélec, qui a bien réagi à l'annonce de notre projet. Les organisateurs de l'EPFL seront présents le 25 avril pour vendre des billets pour Balélec», raconte Max Haas. Quand on lui demande pourquoi ne pas rater Unilive, il répond: «Parce que vous aimez la musique. Parce que, même s'il pleut, il y aura une énorme tente devant l'Internef. Parce que c'est gratuit, donc ça ne coûte pas grand-chose. Parce que c'est une des dernières soirées avant les révisions. Parce que c'est rigolo.» Alors, on y va? •

Valentine Zenker

Stand Gab's

Marre de la Cardinal? Tu préfères dépenser l'argent que tu as dans la poche pour de l'eau minérale plutôt que pour de la Heineken? Ça tombe bien! Pour cette première édition d'Unilive, L'auditoire et Docteur Gab's s'unissent pour te proposer un unique stand de bières artisanales

sur le terrain du festival. Au programme, trois pressions à choix: les fameuses Tempête et Pépite, deux blondes de caractère, mais aussi la Chameau, une ambrée à 7% déjà dans notre top ten des bières à avoir bu avant de mourir, qui saura ravir tes papilles exigeantes. Le stand, tenu par les membres de la rédaction, sera situé sous la tente principale. •

Céline Brichet

Le mot du président

«Je crois en notre idée, je sais qu'on a fait les bons choix et qu'on a donné tout ce qu'on pouvait.» Etienne Kocher

Opération festival

Intégrer un comité d'organisation ne représente pas un engagement sans conséquence. Les membres d'Unilive témoignent.

Alors que Virginie a profité de l'occasion pour découvrir la vie associative de l'université, Etienne, président du comité, s'est lancé pour «ramener la musique et la fête sur le campus et l'offrir à toutes les étudiantes et les étudiants». Quelle que soit la cause pour laquelle on s'engage, le temps et l'énergie nécessaires pour mener à bien les projets des associations estudiantines dépassent souvent les prévisions des universitaires. C'est pourtant au travers de telles activités que se développent des capacités difficiles à acquérir autrement, dans le cadre d'un cours ou assis dans un auditoire. Le fonctionnement de ces micro-entreprises constitue une expérience préparant au mieux à la vie professionnelle. «Je me suis rendu compte qu'il était parfois difficile de garder un engagement constant. J'ai aussi appris à travailler



Jeremy Matter

avec des gens qui n'ont pas les mêmes méthodes», confie Virginie. Etienne tire la même conclusion: «En plus, nous n'avions pas la stabilité d'une association existante. Tout a dû être inventé.» Et l'étudiante d'ajouter: «Derrière chaque événement sportif ou culturel il y a une équipe qui a travaillé dur et j'avais envie d'en faire partie. On n'imagine pas tous les détails auxquels il faut penser, du logement des artistes, à la redevance festival dont il faut s'acquitter.» Malgré les écueils, nos organisateurs sont fiers d'avoir concrétisé leur idée, quel que soit le succès du festival. •

Valentine Zenker

Balélec

Unilive enflammera la soirée du 25 avril. L'événement ne se veut pourtant en aucun cas une concurrence à Balelec, son Que se passe-t-il dans les coulisses des deux événements? Réponse ci-dessous.

Balélec, c'est beau!



Dans l'ombre

Qui dit festival dit staff. Ces petites mains de l'ombre travaillent bénévolement en échange d'avantages en nature, en général quelques bons boissons et l'assurance de passer une bonne soirée. Balélec et Unilive n'ont ni les mêmes besoins ni la même expérience, mais tous deux chouchoutent leur staff.

Le recrutement

Du haut de sa 33e édition, Balélec a mis en place une organisation qui roule. Le comité, lui-même composé de 40 membres, contacte en premier lieu les bénévoles de l'année

précédente. «Il y a toujours une frange d'anciens qui revient d'années en années mais jamais de quoi remplir les rangs complètement», explique Maxence Dellacherie, responsable presse du festival. Une grande séance de recrutement est donc organisée par la suite pour compléter l'équipe, jusqu'à atteindre les 300 personnes nécessaires. «Nous recevons chaque année plus de demandes que de places à pourvoir», relève Maxence. Les personnes présentes remplissent alors une liste de choix en indiquant un ordre de préférence. C'est aussi l'occasion de discuter avec les responsables des postes et d'essayer de se vendre un peu...

De son côté, Unilive travaille avec les principales associations étudiantes du campus, qui se chargent de tenir les stands de boissons. Pour le reste,

Sans dB?

L'année passée, la police de l'Ouest lausannois a reçu pas moins de 140 appels en raison du volume sonore de Balélec. Twitter a également été inondé de posts haïeux témoignant du mécontentement des habitants et habitantes de la région, de Pully au Mont en passant par Villars-St-Croix. L'affaire est même remontée jusqu'au Conseil d'Etat, qui a répondu en septembre 2012 à une interpellation intitulée «100 dB vaut-il 100'000 habitants?». Malheureusement pour les plaignants et plaignantes (et tant mieux pour nous), le comité d'organisation ayant respecté la loi en tout point, rien ne peut vraiment leur être reproché. Mis à part le fait d'avoir été victime des conditions météorologiques qui ont clairement joué en leur défaveur. Le vent a effectivement contribué à porter le son bien plus loin que les années précédentes, d'où l'affluence d'appels à la police qui a triplé par rapport à la normale. Il faut cependant savoir que la loi limitant la puissance à 100dB est conçue pour

la sécurité du public, et non pour protéger le sommeil de la population.

Il est vrai que la communauté estudiantine de l'EPFL n'est pas parmi les plus nuisibles en période hors-Balélec, et que les gens du coin peuvent bien supporter que l'on fasse la fête à leurs dépens une soirée par an. Toutefois, et au risque de passer pour une vieille aigrie, on ne peut ignorer que les ingés son des concerts et des festivals ont, en règle générale, de plus en plus tendance à augmenter les basses fréquences. Ce qui, en plus d'empêcher les voisins et voisines de roupiller en paix, a pour conséquence néfaste de rendre un très bon artiste totalement inaudible. Ce point est d'ailleurs reconnu par le Conseil d'Etat, qui informe que «le Service de l'environnement et de l'énergie a interpellé les offices fédéraux [...] afin qu'une réflexion soit rapidement engagée en vue d'introduire une valeur limite complémentaire». Si cela peut permettre aux uns de dormir en paix et aux autres d'écouter du bon son, on ne peut que s'en réjouir. •

Séverine Chave

une quarantaine de bénévoles est recrutée par tous les canaux possibles: bouche-à-oreille, réseaux sociaux, campagnes d'affichage. «C'est assez difficile d'estimer le nombre de personnes nécessaires», explique Vincent Wenger, responsable du staff. «Nous préférons viser à la hausse.» Unilive travaille en revanche avec Nino Cananiello, le big boss des cafét' du campus, pour tout ce qui concerne la nourriture. L'équipe compte en tout une quinzaine de professionnels, en charge notamment de la sécurité ou de la technique.

Les avantages

Pour ce qui est des réjouissances, travailler à Balélec ou à Unilive permet de boire gratuitement et de recevoir le T-shirt du staff. Notons que le festival dorignien nourrit ses



bénévoles, ce qui n'est pas le cas de son voisin. En revanche, ce dernier organise un grand repas de remerciement quelques jours après la manifestation. L'occasion de refaire la fête sans obligation, en somme... •

Séverine Chave



«Un mélange de toutes les bonnes musiques»

Le Cully Jazz vient de s'achever, après une ultime soirée plutôt bondée. L'occasion de se pencher sur l'histoire d'une contre-culture devenue *mainstream* au cours du XXe siècle. Aujourd'hui le jazz est souvent considéré comme tout ce qui semble un peu vieux: soit cool, soit ringard. Petit retour sur l'histoire d'une musique exceptionnelle.

Comment définir le jazz? Comme tout genre ou catégorie, il reste difficile à cerner. Une chose est certaine, c'est qu'il est inséparable de la culture afro-américaine. Mais pas seulement. Christian Steulet, spécialiste de l'histoire du jazz et professeur à l'EJMA (Ecole de jazz et de musiques actuelles), définit le jazz comme «un ensemble de traditions musicales nées de la rencontre aux Etats-Unis entre le champ d'expression ouvert par la culture afro-américaine et les cultures européennes émigrées. Par la suite, les exégètes du jazz ont tenté de le définir, mais les musiciens et musiciennes eux-mêmes ont fait éclater le cadre et remis en cause les définitions. La question de l'essence du jazz n'a pas de réponse, tout comme celle du rock, de la pop ou de la techno.»

La question de l'essence du jazz n'a pas de réponse

Un brin d'histoire

Ce que l'on nomme jazz est effectivement né, comme beaucoup de choses, de la combinaison de plusieurs éléments en un heureux concours de circonstances. En l'occurrence, la fusion d'une culture africaine et d'une culture européenne, toutes deux transposées dans ce que l'on appelle le «Nouveau Monde» dans la seconde moitié du XIXe siècle. Bien que beaucoup de musiciens et musiciennes aient déjà expérimenté ce que l'on pourrait considérer comme du «proto jazz», c'est à La Nouvelle-Orléans que la sauce prend. En 1917, l'Original Dixieland Jazz Band sort son premier disque et fait ainsi connaître au grand public ce qui se développait de manière sous-jacente depuis quelques années déjà. Le terme de

«jazz» apparaît.

«Tout cela est rendu possible par les progrès de l'enregistrement sonore et le nouveau marché du disque», explique Christian Steulet. «Ces musiques de danse font partie d'une nouvelle économie du spectacle (cinéma, comédies musicales) qui fournit une matrice à la «pop music» deux générations plus tard.» Par la suite, l'histoire du jazz démontre que le genre n'a cessé d'osciller entre contre-culture et culture de masse. Après La Nouvelle-Orléans, c'est Chicago, puis New York, qui se feront le laboratoire de ce nouveau style. Chicago, aux mains des gangsters dans les années 1920, regorge de cabarets et de salles de danse, propices au développement de ce que l'on a paradoxalement nommé le style *new orleans*. Plus tard, c'est New York qui donne le ton. Paul Whiteman invente le jazz symphonique, sorte de style *new orleans* assagi, qui plaît donc plus facilement au grand public: son premier disque se vend à plus de trois millions d'exemplaires. Parallèlement la sous-culture new-yorkaise se développe à Harlem, où le Cotton Club accueille des noms restés célèbres comme Duke Ellington.

Après la crise de 1929 débute l'âge du swing, un style de masse qui conquiert vite l'Europe et devient un véritable phénomène de mode, boosté par le développement de la radio. Plus tard, le bebop de Charlie Parker renverra le jazz dans la culture underground. Le «jazz cool» de Miles Davis contribue ensuite à sophistiquer le genre, pour être lui-même supplanté par le hard bop, qui se développe parallèlement au rock'n'roll. Les *sixties*, années de protestation, verront l'apparition du free jazz, puis de la fusion incarnée par Chick Corea. A nouveau, le genre est lié à la contestation et à la contre-culture. Par la suite, l'avènement du



Le succès international du swing est aussi dû à la danse qu'il accompagne...

rock a quelque peu relégué le jazz au second plan. Pourtant, celui-ci n'est pas mort au XXIe siècle. L'existence de festivals qui lui sont consacrés en est la preuve; le Paléo accueillait par ailleurs Avishai Cohen et Ibrahim Maalouf l'année passée.

Qu'est-ce que le jazz?

Le jazz, si l'on peut vraiment regrouper tant de musiques plurielles sous un terme singulier, a ainsi indéniablement marqué l'histoire de la musique du XXe siècle. Chacun et chacune pourra y apporter sa définition; pour certains, comme David Michaud, membre de la commission de programmation du Cully Jazz, cette musique est avant tout un «état d'esprit». Louis Armstrong, emblème mythique du style *new orleans*, le voyait comme «un mélange de toutes les bonnes musiques». Considérer le jazz comme ringard aujourd'hui reviendrait à renier l'origine de la plupart de nos musiques actuelles. «Il faut considérer sur ce plan les liens subtils et déterminants

entre les différents courants musicaux. Ici, tout est affaire de rupture, de recyclage et d'interprétation», relève Christian Steulet. «Méfions-nous des excès de marketing: le fait qu'un artiste vende beaucoup de disques ne doit pas faire oublier les sources de sa musique et son parcours.»

Des esclaves noirs à la culture underground des 60's, en passant par les Années folles et le bebop pessimiste de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire du jazz démontre que le genre a toujours été lié à une forme de recherche de liberté. «Au plan historique, les sources musicales attestent d'un fil rouge constitué par l'héritage afro-américain, du blues qui apparaît durant la seconde moitié du XIXe siècle, jusqu'au rap un siècle plus tard.» MC Solaar, lui-même Français d'origine sénégalaise-tchadienne, a d'ailleurs écrit: «Si le rap excelle, le jazz en est l'étincelle.» •

Entre briefing et marketing: les méandres de l'organisation du FIFF

Après avoir mangé du pop-corn pendant une semaine devant les films du FIFF, l'auditoire a décidé d'aller voir derrière l'écran. Aperçu des enjeux artistiques et organisationnels que soulève un tel festival.

«L'organisation du festival commence à la fin de l'édition précédente», explique Esther Widmer, responsable administrative du FIFF. Recherches de sponsors, choix graphiques et marketing, le comité d'organisation reprend tout ou presque à zéro. Il faut ensuite penser aux lieux. Beaucoup de «fiffiens» apprécient l'ambiance de la ville durant le festival. Le FIFF a donc décidé de centraliser pour permettre au public de ne pas s'éparpiller. Ainsi l'Ancienne Gare, café situé entre les deux cinémas de Fribourg, accueille un restaurant et des infrastructures éphémères.

Le choix des films

Une fois les lieux de rencontre déterminés, l'attention se porte sur les

films. Thierry Jobin, directeur du festival, nous fait part de ses critères: «Je fais une section de sport parce que j'ai assez de films pour la remplir. Je ne veux pas de films prétextes.» Depuis l'arrivée de son nouveau directeur, le FIFF a spécifié ses objectifs: diversifier le public et réorganiser le festival. La réalisation de ces objectifs passe avant tout par une modification du programme. Thierry Jobin se fait confiance: «Je choisis les films selon mes goûts.» Mais il observe aussi le succès dans les autres pays: le FIFF a par exemple projeté *The Thieves*, énorme triomphe en Corée du Sud. Et pour finir, il reste à l'écoute: Des parents lui réclament des séances pour les familles? L'année suivante, le FIFF Famille apparaît.

La compétition et ses enjeux

La compétition et son organisation sont aussi primordiales. Comme le souligne Thierry Jobin, la visibilité proposée aux cinéastes est une opportunité en or pour eux. «L'année passée, j'ai rencontré un réalisateur dont le prix lui avait permis d'accéder à des ateliers de création et à des investisseurs.» Le festival organise donc avec soin ces rencontres intellectuelles. D'ailleurs tout tourne autour de cette compétition. Colonne vertébrale du festival, elle est centrale: les autres films gravitent autour et la mettent en valeur.

Et la technique dans tout ça?

La projection et la présentation des films représentent également un défi. Après sélection, les copies

doivent être enregistrées sur le bon support. Esther Widmer nous avoue que le festival reçoit de tout: blu-ray, pellicules, cassettes. Il faut ensuite les contrôler, trouver un projectionniste et le matériel adapté au support. Les sous-titres sont aussi entièrement réalisés par le FIFF. Ils représentent un travail technique nécessaire, sans lequel de nombreux films deviendraient inaccessibles. Au final, il y aura bien sûr des imprévus. Mais si le public est au rendez-vous, c'est sans doute que le FIFF, dans sa nouvelle formule, a su se renouveler et répondre aux attentes. •

Valérie Vuille

Google images is a new religion, rencontre d'un imaginaire

Le Cabanon, espace pour l'art contemporain à l'Université, nous propose, sur l'initiative de son commissaire temporaire Simon Wursten, une immersion dans l'univers iconographique de Yannick Lambelet. A voir jusqu'au 24 août.

Yannick Lambelet, jeune artiste suisse ayant obtenu son master en arts visuels de l'ECAL en 2011 et ayant déjà exposé et effectué plusieurs résidences d'artistes en Europe, présente aujourd'hui sa peinture au premier étage de l'Anthropole.

Son travail pictural peut se concevoir comme le résultat de questionnements sur le statut de la peinture figurative contemporaine à une époque où l'image se diffuse essentiellement sous forme numérique, processus réduisant fréquemment la peinture elle-même à l'état d'image numérisée plutôt que matérielle. Le processus créatif de Yannick passe par la mise en relation d'éléments provenant de diverses images trouvées sur internet qui lui parlent de manière indépendante pour être ensuite décontextualisées afin de

créer une nouvelle représentation, unique, par la mise en relation de ces fragments iconographiques collés ensemble.

Des émotions aux motifs récurrents

Lors de la conférence intitulée «Rétorique sans pédanterie», dialogue mené entre Yannick Lambelet et Jacques Bonnard (artiste et enseignant à l'ECAL), ce dernier évoque un panel de motifs que lui inspire la peinture de l'artiste, tels que l'errance, l'animalité. L'expérience consiste à taper le mot «errance» sur Google images. Apparaissent alors des images de personnes solitaires, d'oiseaux, en somme des motifs qui se retrouvent dans la peinture de l'artiste. Ils sont le fruit d'une mémoire collective, mais aussi de l'errance de Yannick lui-même.



Quant à l'animalité, elle entre dans la vie de l'artiste dès son premier workshop. C'est l'image collective des animaux de l'arche de Noé, mais également des souvenirs personnels du Musée de zoologie de Lausanne et cette errance solitaire au milieu des animaux empaillés. Pour ce qui est du collage, Yannick confie «faire des choix par formes géométriques avant de penser à la

narration». Le climat du tableau, l'harmonie entre les formes, priment sur le traitement concret de la peinture. Refusant toute hiérarchie entre les images, Yannick les confronte entre elles afin d'en voir naître de nouvelles, tantôt surréalistes, relevant de la science-fiction, rappelant des univers oniriques, tantôt tirant vers l'abstraction au moyen de l'utilisation sine qua non d'aplats de couleurs. Le statut actuel de l'image est donc pour le moins versatile. Elle se vole, se détourne, passe d'écran en écran, voyageuse faisant le tour de la planète via internet en une poignée de minutes, naissant d'une individualité pour rejoindre ses semblables et nourrissant ainsi notre imaginaire collectif. •

Julie Collet

Le festival qui donne la patate

Si Lausanne est connue pour être une ville culturelle, son campus n'a rien à lui envier. Petit coup d'œil sur la programmation de l'un de nos festivals *made in Dorigny*: le Fécule.

«Fécule» est la contraction de festival des cultures. Au pluriel, car la manifestation ne se cantonne pas à un unique genre artistique: concerts, soirées DJ, expos, pièces, projections et tournois d'improvisation théâtrale se succèdent sur le campus. Pour son édition 2013, le festival s'étend et investit de nouveaux espaces comme la Fondation Jean Monnet pour l'Europe, le Forum du Rolex Learning Center, ou encore les nouveaux locaux de Zélig. Quant au programme, il s'annonce plutôt varié. Côté expos, citons notamment celle du Club photo de l'EPFL dans le foyer de la Grange. Niveau films, le concours de courts-métrages Haut&Court s'associe aux Journées de la schizophrénie. A cette occasion, un second jury, composé

de personnes issues du milieu des soins ou de proches de malades, attribuera un prix spécial au film ayant le mieux traité le sujet. Citons également le ciné-concert proposé par La Bande à Joe qui accompagnera un film futuriste des années 1920 (*Uomo Meccanico* d'André Deed) à grand renfort de synthé, boîtes à rythmes ou vocoder. Mais c'est principalement le théâtre qui est à l'honneur, avec une quinzaine de pièces présentée. Nous pouvons ainsi découvrir deux versions du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare: l'une en anglais et l'autre en... italien! Le festival s'annonce d'ailleurs polyglotte puisque les créations y sont jouées en pas moins de six langues. Deux semaines culturelles riches en



variété, donc. Quant à nous, nous ne manquerons pas la *Soirée des anciens de Zélig*, qui nous régaleront à coups de tubes pouraves des années 1990 le 18 avril! •

Séverine Chave

David Bowie est de retour

Avec *The Next Day*, l'anglais change de registre, mais pas de style. Avec le charme d'un gentleman farmer en plus.

David Bowie n'a pas l'intention de disparaître comme n'importe quelle star du rock. Figure majeure et incontestable depuis Ziggy Stardust en 1972, Bowie, lui, continue de se recycler. Pas question de remasteriser ou de sortir le tube phare à chaque concert (on a entendu des *Losing my Religion* ou *Pride* à n'en plus pouvoir). L'Anglais persiste et signe dans ce qui a finalement fait les recettes de son succès.

«Une leçon de rock»

Avec *The Next Day*, l'ambiance est lourde, souvent loin des lumineuses caves de Berlin. Un peu comme si ça commençait, mine de rien, à sentir le sapin. Mais c'était sans compter les très efficaces *Love is Lost*, *Where Are We Now?* ou *Boss Of Me*:

reprenant les bonnes vieilles méthodes Bowie, et piquer dans le meilleur de la musique récente, ou moins récente. Un contrôle de tous les éléments et une «patte» reconnaissable jusque dans le son des percussions. Comme une leçon de Rock, donnée par l'un des maîtres de la discipline, même s'il prend ça et là la diction d'un vieux Mc Cartney. On a pu lire dans *The Independent* que ce 24e opus de l'artiste était le come-back le plus réussi de l'histoire du Rock. En écoutant attentivement, on aurait plutôt l'impression que Bowie n'est jamais parti. •

Erwan Le Bec

Un arrière-goût de reviens-y

Du 15 au 29 mars, le Théâtre de Vidy présentait *Les revenants*, une création inédite de Thomas Ostermeier.

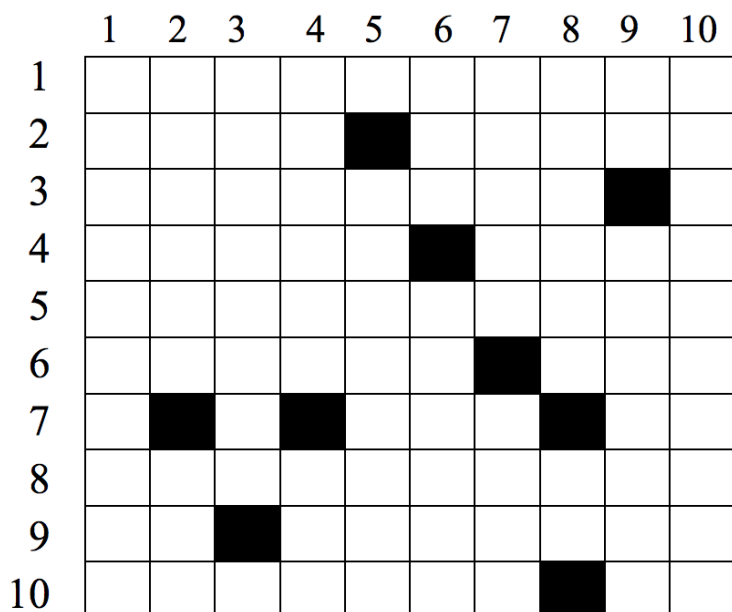
Les admiratrices et admirateurs du célèbre metteur en scène allemand auront été ravis par son passage à Lausanne cet hiver: en février, son spectacle *Mass für Mass* (Shakespeare) était joué au théâtre Kléber-Méleau par la *Schaubühne* de Berlin dont il est l'un des directeurs artistiques; en mars, le grand maître était de retour, faisant salle comble à Vidy, avec un nouveau texte, une nouvelle langue et de nouveaux artistes sur scène. L'auteur, le Norvégien Henrik Ibsen, lui est en revanche familier, car M. Ostermeier a déjà monté quelques-uns de ses drames par le passé et a ainsi déterminé son propre style de mise en scène – fondamentalement engagé, un peu tragique, très contemporain. Le jeu des acteurs et des actrices est époustoufflant et rend les tensions infiniment perceptibles. L'histoire,

rédigée en 1881, pourrait être de notre siècle – Ostermeier effectue les quelques adaptations nécessaires pour parler à son époque. Il fait une utilisation habile des médias contemporains: le plateau tournant sur lequel opèrent les artistes, les projections sur les murs entourant la scène, la musique jouée par le piano ou par les haut-parleurs, autant d'astuces qui prolongent le décor et créent une atmosphère plutôt sinistre. Quand c'est fini, on est un peu triste et on sort de la salle un peu changé, un peu sonné. Le Théâtre Vidy-L promette encore bien d'autres chefs-d'œuvre printaniers, pour un prix dérisoire quand on étudie (16.-). ABE. •

Jeanne Guye



Mots croisés



Par Alexis Rime

Horizontal

1. Ville de 1925 à 1961. 2. But. Prénom féminin. 3. Poète français. 4. Console de jeu vidéo. Domestiques. 5. Casserai la croûte. 6. Pas au-delà. Peu apprécié en Transylvanie. 7. Théâtre du jugement de Pâris. Homme indigné, phonétiquement. 8. Faite pour rouler. 9. Noire et rouge. Faire marcher. 10. Sens à suivre. Fin rejoignant le début.

Vertical

1. Exécutées en période de guerre. 2. Germain pour les hostiles. Désavoua. 3. Trop simples. 4. Son fils rentrait bien tard. Noire pour Tintin. 5. Poisons pour faire dans le détail. 6. Jamais prononcé à Berlin. Dans les bras. 7. Dupe. Brasse de l'air. 8. Plagiera. Dur sur la fin. 9. Change à mi-chemin. Venez du ventre. 10. Rendra conscient.

Solutions

Horizontal
1. STALINGRAD, 2. TETA, IRENE, 3. RUTEBEUF, 4. ATARI, GENS, 5. TORTORELLA, 6. ENDECA, AIL, 7. IDA, SL, 8. INSIDIEUSE, 9. EI, LEURER, 10. SAGESSE, ZA.
Vertical
1. STRATEGIES, 2. TEUTON, NIA, 3. ATTARDES, 4. LAERTE, ILE, 5. BIOLIDES, 6. NIE, RADIUS, 7. GRUGE, AERE, 8. REFFER, UR, 9. AN, NAISSEZ, 10. DESSILLERA.

Fin des envois automatiques,

Abonnez-vous !

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

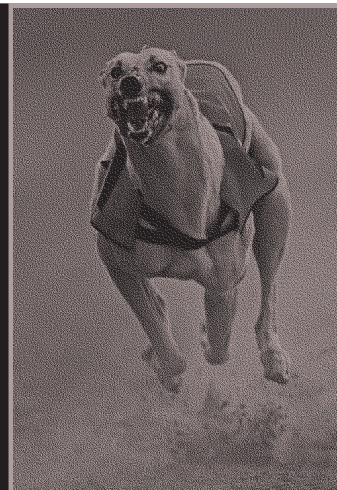
Informations à retourner à
abogratuit@auditoire.ch

ou à

L'auditoire - bureau 149
Unil, Bâtiment Internef - 1015 Lausanne

N'oubliez pas, vous pouvez aussi nous soutenir à hauteur de n'importe quel montant:
envoyez un mail à abosoutien@auditoire.ch

Secrets d'intérieur



Chien Méchant Méchant Méchant

A la suite des révélations étonnantes sur les décorations du carnotzet d'Oskar Freysinger, *L'auditoire*, un paquet de biscuits anglais sous le bras, est parti boire le thé chez plusieurs autres personnalités. On y a trouvé du bon et du moins bon, cependant, la déontologie journalistique a pris le dessus. L'envie d'informer le lectorat était trop forte.

Jérôme Cahuzac s'est senti bien mal à l'aise de nous faire asseoir sur le parterre miteux de son deux-pièces cuisine de Rosny-sous-Bois. Le regard embué de larmes, regardant au sol le lino qui se décolle, ce dernier parle avec emphase de feu son logement ministériel: «Au mur le coucou suisse rythmant de sa douce rengaine ce proverbe cher à mon cœur :

Solférino

Le temps qui passe

Chez les bobos

Fait des liasses ».

Par malchance, les huissiers avaient perquisitionné les lieux le matin même, ne lui laissant d'autre siège qu'un fauteuil médical, vestige de l'âge d'or de la «clinique Cahuzac» spécialisée dans la microgreffe capillaire.

Au moment du départ, Cahuzac nous a discrètement glissé à l'oreille l'adresse de la résidence temporaire de Gérard Depardieu à Néchin en Belgique, petite commune d'Estampuis, où ce dernier habite en attendant la construction de sa datcha au sud de Moscou. Après la visite du château de la Royère (seule curiosité de la région), une vodka dans le jardin d'hiver s'imposait. Une fois l'acteur à forte corpulence bien enivré (la rédaction a dû se sacrifier pour y parvenir), nous l'avons fait parler du chantier de sa future villa à Trouville-sur-Mer (véridique). Il nous a alors fièrement montré les plans d'un bunker qui sera dissimulé sous la colline et qui (il avait alors débouché une nouvelle bouteille) aura vocation à servir de base avancée aux nouveaux services secrets russes dont Depardieu est désormais le président d'honneur. Vacillant toujours plus, Obélix nous confia alors dans un chuchotement que la «Walkyrie frigide avait le même... [hip] ...

type de con... de const... construction». Quelque peu interdits, nous lui en demandâmes plus. Il clarifia : «Vous savez, la fille Le Pen. Pas la bonne, la vieille.»

Intrigués, nous sommes allés rendre visite à Mme Le Pen dans sa modeste résidence néoclassique totalitaire parisienne, «inspiré librement du grand architecte Albert Speer». Le Pen nous a accueillis tout sourire, mais s'est ensuite agacée d'une soudaine panne de courant qui ne semblait pas concerner le voisinage. Marine s'est alors dirigée vers sa cave, s'emparant sur le chemin d'un tison ardent, ce qui nous a quelque peu interpellés. Nous avons suivi docilement ses pas pour découvrir avec émerveillement sa source d'énergie 100 % renouvelable et respectueuse des emplois français: un collectif d'immigrés et immigrées non francophones complotant leur évasion en gesticulant et ayant profité de l'endormissement du garde-chiourme pour s'arrêter de pédaler. Marine, le tison en feu, l'appliqua avec un plaisir non feint sur la fesse gauche dudit garde, qui s'est révélé n'être autre que son père. Celui-ci a de suite repris son activité préférée et s'accordant au mieux avec son parkinson naissant: le matraquage d'immigrés. Nous nous sommes alors échappés sur la pointe des pieds, fort secoués par notre sombre découverte.

Quelque peu dégoûtés par ces débauches hexagonales, nous souhaitions retrouver une ambiance familiale et potache bien de chez nous. Nous sommes donc tout naturellement allés *toquer* à l'imposante porte de Daniel Brélaz. Celui-ci nous a reçus avec bonhomie dans son appartement lausannois. Repus et assommés par plusieurs verres de Saint Saph' et des monceaux de flûtes pur beurre, nous n'avons pas très bien compris lorsque notre hôte – tout excité – s'en est



allé en dandinant chercher dans un cagibi une boîte en carton multicolore. Nous décrochâmes totalement de la situation lorsque nous nous retrouvâmes surmonté par Daniel, une main sur le rouge et un pied sur le bleu, Marie-Ange criant à tue-tête: «Mets-y le pied Daniel, mets-y le pied!» Après maintes protestations, c'est en boudant que Daniel rangea le tapis de son Twister King Size. L'équipe de *L'auditoire* a alors décidé de se réfugier chez le Prix Nobel de la paix: Sa Sainteté le dalaï-lama. Mais là encore, stupé: nous découvrîmes que son gigantesque frigo américain était rempli de Tsingtao. •

Jeanne Guye, Eric Girodet, Valentine Zenker, Aline Fuchs, Séverine Chave, Brian Favre, Julie Collet, Quentin Tonnerre, Céline Brichet, Lucile Tonnerre